



HAL
open science

Les débuts de la littérature nénetse

Eva Toulouze

► **To cite this version:**

Eva Toulouze. Les débuts de la littérature nénetse. *Études finno-ougriennes*, 1998, 30, pp.5-61.
hal-01286512

HAL Id: hal-01286512

<https://inalco.hal.science/hal-01286512>

Submitted on 10 Mar 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Eva Toulouze

Les débuts de la littérature nénetse

Pour les peuples du Nord de l'Eurasie, le passage d'une culture exclusivement basée sur les traditions et sur l'oralité ne s'est pas produit avant le XX^e siècle ; elle a été très directement l'oeuvre du pouvoir arrivé à la tête de la Russie en 1917. S'il est vrai que cette idée a été souvent répétée au cours des décennies comme un slogan incantatoire, le fait n'en demeure pas moins.

1. Naissance de l'écrit chez les peuples samoyèdes - esquisse historique

A. La période des missionnaires

Contrairement en effet à ce qui s'est passé dans d'autres aires nationales de la Russie¹, où les effets de la politique christianisatrice de l'État et des entreprises d'alphabétisation menées par l'Église avaient abouti à la constitution d'une élite – fort mince, certes, mais réelle – d'intellectuels nationaux², cette même stratégie avait échoué dans les régions du Nord, malgré les efforts de quelques personnalités fort engagées. Refusant de se borner à un simple travail formel d'évangélisation, ces missionnaires, qui ont laissé un nom dans l'histoire, ont tenté de pénétrer en profondeur l'univers étrange dans lequel ils se trouvaient ; ils ont été de ce fait amenés à concevoir à leur propre usage des outils de communication avec ces cultures.

Dès 1830, à Obdorsk, l'archimandrite Veniamin³ avait traduit les Évangiles en nenets avec un alphabet inventé *ad hoc* ; mais le saint Synode, au bout de vingt ans d'hésitation, en refuse la publication (Levin, Potapov 1964, p. 570). Le même Veniamin présente en 1842 à l'Académie de Russie une « grammaire du samoyède », que

¹ Je pense ici notamment aux peuples finno-ougriens de la Volga.

² En cette première étape, le terme « intellectuel » s'applique tout simplement à ceux qui maîtrisaient la technique de l'écriture en russe. Font notamment partie de cette catégorie les ecclésiastiques et les instituteurs.

l'Académie, de même que pour « son lexique du samoyède⁴ », lui a demandé de réviser complètement (Tereščenko 1959, p. 389). Les deux ouvrages sont du coup restés inédits.

L'archimandrite Veniamin était un précurseur. Il a fallu attendre la deuxième moitié du siècle dernier pour que l'alphabétisation des autochtones dans leur langue maternelle soit érigée en système. L'impulsion a été donnée dans les années 1860 par un missionnaire de Kazan, le père Il'minskij : il avait élaboré une théorie, qui avait été approuvée en 1870 par le ministre de l'Education, D.A. Tolstoj, selon laquelle l'intégration définitive des peuples allogènes dans l'Empire devait se faire grâce à leur foi orthodoxe préalablement acquise. Pour Il'minskij, un autochtone orthodoxe dans son cœur était déjà un fidèle sujet du tsar ; il était aussi bien engagé sur la voie de la russification. Il'minskij avait donc mis l'accent sur la place de la langue maternelle dans l'œuvre missionnaire, seule apte à garantir une véritable pénétration du christianisme⁵. Il a mis lui-même en œuvre à partir de 1860 ses conceptions à Kazan – mais il ne manque pas d'émules ailleurs en Russie : de nombreux textes religieux en langues vernaculaires, y compris dans les langues des peuples du Nord, seront publiés à Kazan.

Pour ne parler que des peuples samoyèdes, il nous faut citer ici Nikolaj Petrovič Grigorovskij. Les quelques données dont nous disposons sur sa vie font apparaître que ce n'était pas à proprement parler un missionnaire mais un fonctionnaire exilé en pays selkoup et chargé par un père de famille autochtone de l'instruction de ses enfants. C'est ainsi qu'il a appris sur le terrain, tout seul, la langue des autochtones afin de pouvoir traduire les prières qu'il enseignait à ses élèves. Une source d'époque⁶ raconte par le menu comment, avant même de parler selkoupe, il avait commencé à traduire des prières. Il lisait ses traductions aux habitants du village : ceux-ci semblaient apprécier ce divertissement et lui en réclamaient au fur et à mesure. Cela l'a encouragé à écrire un abécédaire pour les enfants selkous : « J'ai eu l'idée de composer un abécé-

³ L'actuelle Salehard.

⁴ Ce terme est utilisé jusque dans les années 1920 pour désigner les Nénetses.

⁵ Sur Il'minskij, cf. Kappeler 1994, p. 226-227, Lallukka 1987, p. 146-147 et 1994, p. 40, Kreindler 1977, p. 87-89, Uvarov 1982, p. 8-9.

⁶ «О предполагаемых переводах свя. Писания на остяцкий язык», *Прибавления Иркутским епархиальным ведомостям* 3, январь 1976, article présenté in extenso par E. Helimski.

daire en ostiak⁷ afin que les enfants, en apprenant à écrire, puissent le faire dans leur langue maternelle, d'autant que les petits Ostiaks ne parlent le russe que peu ou pas du tout. Cela leur pourrait leur faciliter les études. J'ai donc écrit cet abécédaire, j'y ai introduit les exercices de lecture figurant dans tout abécédaire, les chiffres en ostiak, des prières et deux contes » (Helimski 1983, p. 30). En fait l'édition définitive (Hajdú 1973) comporte quatre contes selkoupes collectés et traduits par Grigorovskij ainsi que trois récits dont il est lui-même l'auteur, eux aussi munis d'une traduction russe. Nous lui devons ainsi les premiers monuments de la langue selkoupe, dont la langue a été d'ailleurs sérieusement critiquée : « Grigorovski's independant efforts at translation had the worst effect upon their grammatical adequacy, and it would be dangerous to use them for any far-reaching conclusions concerning the grammar of Selkup » (Helimski 1983, p. 15) : outre l'abécédaire⁸, il a compilé un livre de prières⁹, une histoire sainte¹⁰ et un ouvrage sur les fêtes orthodoxes¹¹. Tous ces livres remontent à 1879 et ont été publiés à Kazan. Nous avons également connaissance d'un dictionnaire composé par ses soins, dont le manuscrit n'a pas été retrouvé (Helimski 1983, p. 11). Malgré les réserves de Helimski, l'importance de ces documents est d'autant plus remarquable qu'ils représentent l'un des rares témoignages qui nous soient parvenus sur les dialectes méridionaux du selkoupe, les moins connus, ceux qui seront laissés à l'écart dans les processus linguistiques des années 1930.

Un autre émule d'Il'minskij dans le Nord, un successeur de Veniamin, est le père Irinarh Šemanovskij d'Obdorsk, qui, à la fin du XIX^e siècle, consacre des énergies considérables à tenter d'attirer dans son école des Nénetses et des Khantys. L'abondance de ses écrits dans la presse religieuse témoigne de son engagement¹². Il multiplie les stratégies : il songe à commencer par évangéliser les filles, il va chercher

⁷ Les Selkoupes étaient traditionnellement appelés « samoyèdes-ostiaks », ce qui explique cet ethnonyme pouvant induire en erreur.

⁸ *Азбука суюсогой гулани* (Abécédaire pour les Selkoups), la seule des œuvres de Grigorovskij à avoir un titre en selkoupe.

⁹ *Молитвы и о сердечном молитве к Богу* (Prières et comment prier Dieu de tout cœur).

¹⁰ *Священная история* (Histoire sainte)

¹¹ *Объяснение праздников Св. Церкви* (Explications sur les fêtes de la Sainte Eglise.)

¹² Nous trouvons entre 1905 et 1912 plus de dix articles de sa plume dans le journal orthodoxe *Православный Благовестник* : un certain nombre d'entre eux sont consacrés à l'histoire de la mission d'Obdorsk, à laquelle le père Irinarh consacre un ouvrage en 1906.

dans la toundra les orphelins dont personne ne veut (Bazanov 1936, p. 74-79)... Peine perdue : les familles refusent de « donner » leurs enfants, les jeunes s'enfuient pour ne pas devoir se soumettre aux déplorables conditions de vie et d'études ainsi qu'au régime de l'internat - voire n'y survivent pas¹³. Sans doute quelques succès individuels sont-ils à relever (je pense à Pëtr Hatanzeev¹⁴, qui sera dès le début des années 1920 l'un des premiers enseignants à introduire le khanty à l'école ou à Ivan Noho), mais pour la plupart, ceux qui finissent leurs études sont définitivement russifiés et ne retournent pas dans leur milieu d'origine. Toujours est-il que le bilan est fort maigre. Si dans la région de la Volga nombreux sont les anciens élèves des séminaires de Kazan et d'ailleurs qui deviennent, dès la fin du XIX^e siècle, des figures de proue de la nouvelle intelligentsia¹⁵, dans le Nord nous n'avons que les exemples déjà cités.

B. La construction linguistique

L'existence de cette catégorie sociale a été voulue par ceux qui, au début des années 1920, ont pris en main les destinées du Nord – à savoir les chercheurs, les ethnologues. Ils étaient en effet les seuls à connaître quelque peu le terrain, qui était profondément étranger aux dirigeants bolcheviks. Ce sont eux qui ont été du coup chargés d'animer le Comité du Nord¹⁶. Ils étaient profondément convaincus des vertus de l'instruction et entendaient intégrer les « sauvages du Grand Nord » dans le monde moderne sans pour autant les aliéner de leur culture. Utopie ? Peu importe. Pour réaliser ce programme, ils ont voulu avoir des interlocuteurs de l'intérieur. En 1925, un groupe « boréal » (le 18^e groupe) est ouvert à l'Université de Leningrad, auprès de la « facultés ouvrière » (rabfak). Il comprenait 30 étudiants, dont 9 étaient komi, iakoutes et russes (Bogoraz-Tan 1927 :52). Ces premiers étudiants, pris en charge avec enthousiasme,

¹³ La mortalité dans les écoles de la Russie tsariste est un phénomène relevé par l'ensemble des historiens.

¹⁴ Cet intellectuel connu surtout pour son œuvre sur le khanty est présenté tantôt comme khanty, tantôt comme nenets, tantôt comme selkoupe. Outre le khanty, il maîtrisait également le nénetse. En tout cas le nom Hatanzeev est celui d'un clan nénetse européen ayant perdu sa langue et s'étant russifié (Vasiljev 1985, p. 90). Cette hypothèse est d'autant plus vraisemblable que de nombreux Nénetses du versant européen de l'Oural sont allés s'installer du côté sibérien à la fin du XIX^e siècle, ce qui expliquerait que la présence d'un Hatanzeev à Obdorsk, et la faible charge d'identité nationale dont il est porteur.

¹⁵ Citons, pour nous en tenir aux Finno-Ougriens, le Mari Sergej Čavajn et les Oudmourtes Grigorij Vereščagin et Kedra Mitrej.

¹⁶ Le Comité du Nord est l'institution mise en place en 1924 par le régime soviétique pour assurer la gestion des régions et des populations boréales.

siasme par le célèbre savant Vladimir Bogoraz-Tan, étaient d'âges différents (de 14 à 30 ans), beaucoup d'entre eux analphabètes, l'un (un kète) ne connaissait pas du tout le russe (ibidem). L'année suivante, le système se perfectionne et le groupe est intégré dans le « Département du Nord de la faculté ouvrière de l'Institut des langues orientales vivantes » ; il ne comprend plus que des représentants des « petites nationalités » (Bogoraz-Tan 1927, p. 54). En 1927, y faisaient leurs études entre autres 11 Nénetses, 8 Khantys et 1 Mansi. Parmi les Nénetses, deux sont encore des enfants : Vanjuta et Vylka n'ont respectivement que 12 et 13 ans (Bogoraz-Tan 1927, p. 62). En 1928, ce département a servi de base à la création d'une « Faculté du Nord », comprenant déjà plus de 200 étudiants (Vdovin 1959, p. 289). Le système s'élabore : la création en 1930 de l'Institut des Peuples du Nord (Институт народов Севера - INS) lui donne un cadre institutionnel stable, toujours à Leningrad. En même temps, dans les régions, des écoles normales se mettent en place : c'est en 1932 que commencent à fonctionner deux écoles normales pour les Nénetses (à Narian-Mar, du côté européen et à Obdorsk), et deux pour les autres populations : celle d'Ostiako-Vogulsk¹⁷ pour les Khantys et les Mansis, celle de Narym pour les Khantys et les Selkoupes (Alkor 1934, p. 45). Ce sont les étudiants issus de toutes ces écoles qui formeront les premières cohortes d'instituteurs sur le terrain, de fonctionnaires autochtones, d'élus dans les soviets.

Les initiateurs de ce programme d'insertion des peuples du Nord dans le monde moderne, consciemment ou non, reprenaient ce qui, à la fin du XIX^e siècle, avait été la ligne directrice d'Il'minskij : partir des langues vernaculaires, les insérer dans l'école, dans la vie¹⁸. Pour cela, encore fallait-il qu'elles existent, qu'elles s'écrivent. C'est au sein des institutions léningradoises que les langues littéraires seront élaborées, avec des étudiants qui en sont en même temps les créateurs et les premiers utilisateurs. La plupart des premiers écrivains de Sibérie Occidentale – les Nénetses Nikolaj Vylka et Anton Pyrerka, les Mansis Pantelejmon Čejtmetov (Jevrin) et Matra Vahruševa¹⁹ en sont issus.

¹⁷ L'actuelle Khanty-Mansijsk.

¹⁸ Dans un article souvent cité, Isabelle Kreindler présente le système Il'minskij comme l'une des sources de la politique léniniste des nationalités (Kreindler 1977).

¹⁹ Il est vrai que Matra Vahruševa n'écrira l'œuvre qui l'a fait connaître (Sur les berges de la Petite Jukonda) qu'après la guerre. Mais elle était active dès son époque d'étudiante à l'INS.

Alors que l'année 1937 marque dans l'ensemble du pays la généralisation des répressions de masse, et que les premiers touchés (non les seuls, bien sûr) sont les intellectuels nationaux, la situation des peuples du Nord présente un certain décalage par rapport à ce modèle. Non pas qu'ils échappent à la mise au pas. Celle-ci s'abat d'autant plus violemment qu'ils avaient été pratiquement ignorés dans les années 1920. Mais depuis 1931-32, la collectivisation forcée, avec l'élimination pratiquement physique des éléments les plus aisés, la déchamanisation, et, plus tard, l'intégration dans les structures militaires²⁰, ont bien révélé que nul ne pouvait espérer rester en marge de la société socialiste. Les enseignants de l'INS sont eux aussi touchés : la plupart d'entre eux est arrêtée, un certain nombre perdent la vie (E. Schneider, Ja. Alkor), d'autres, comme V. Cincius ou E. Krejnovič, sont envoyés dans les camps (Ogryzko 1993, p. 9). Mais à, quelques exceptions près²¹ les intellectuels des petits peuples du Nord passent au travers. Pourquoi ?

C'est que ces mêmes années sont à Leningrad celles de la grande aventure de l'écrit. Les premiers intellectuels issus des établissements nouvellement créés, infiniment reconnaissants au système auquel ils doivent le jour, atteignent leur maturité. En 1937, après quelques années d'expérimentation de l'alphabet latin, l'alphabet cyrillique s'impose, pour la plus grande satisfaction, voire avec la participation des intellectuels nationaux : si en effet les alphabets à base latine qu'ils avaient souvent contribué eux-mêmes à élaborer, étaient rigoureusement adaptés aux langues qu'ils desservaient, trop de difficultés concrètes dans leur apprentissage (de la part des apprenants comme des enseignants) avaient suscité un courant hostile favorable au cyrillique (pour plus de détails, voire Toulouse 1997). 1937 est l'année du passage. C'est aussi, dans le monde nénetse, celle des premières œuvres écrites.

2. Le développement d'une littérature nénetse

²⁰ Pendant toute l'époque tsariste et jusqu'en 1939 les ressortissants des peuples du Nord étaient exemptés de service militaire. En 1941, les hommes ont été fortement encouragés à se porter volontaires (Slezkine 394, p. 303).

²¹ Le premier écrivain youkaguir Teki Odulok (N. Spiridonov) par exemple (Ogryzko 1993, p. 9) ; mais je n'ai pas trouvé d'exemples parmi les intellectuels de Sibérie Occidentale.

A) culture écrite et aire géographique

Les Nénetses occupent une aire immense et font preuve, jusqu'à aujourd'hui, d'une étonnante vitalité. Depuis la presqu'île de Kola jusqu'au Tajmyr, ils donnent leur nom à trois arrondissement autonomes de la Russie : l'arrondissement Nénetse (cap. Narian-Mar) dans l'Est de la Russie d'Europe, l'arrondissement Jamalo-Nénetse (cap. Salekhard) occupant le Nord de la Sibérie Occidentale et l'arrondissement Dolgano-Nénetse (cap. Dudinka) dans le Tajmyr. Quand, dans les années 1920, le pouvoir soviétique entreprit de chercher les formes appropriées pour insérer les peuples du Nord dans sa politique générale d'octroi des « autonomies » aux peuples allogènes, la forme institutionnelle de l'arrondissement (okroug) fut testée avec ceux qui semblaient les plus « avancés » des peuples du Nord, les Nénetses Occidentaux, ceux de la partie européenne de la Russie. C'est ainsi qu'un an avant les autres, en 1929, un arrondissement national nénéetse a vu le jour dans cette région.

De quel point de vue les Nénetses européens étaient-ils plus avancés que les autres ? Tout d'abord, on les connaissait mieux : c'est eux que les marchands de Novgorod avaient rencontrés en premier quand ils avaient entrepris, dès le XI^e siècle, leur expansion vers l'Est (Istorija 1968 :I, p. 367). C'étaient aussi les premiers à avoir été étudiés par les explorateurs, alors que leurs frères d'outre-Oural demeuraient à l'abri des regards extérieurs. Les Nénetses occidentaux étaient aussi les plus russifiés. Un débat sur l'enseignement en langue nationale à la fin des années 1920 tend à nous le prouver : certains milieux d'Arhangel'sk en effet estimaient qu'il était inutile de donner aux enfants un enseignement en nénéetse, ceux-ci maîtrisant déjà suffisamment bien le russe (Alkor 1931, p. 108). Une analyse plus détaillée montre des réalités contradictoires : si certains groupes de Nénetses ont jusqu'à nos jours gardé une identité fort vivace, d'autres ont témoigné de nettes tendances à l'assimilation et ont même perdu l'usage de leur langue nationale (Vasiljev 1985, p. 73). En tout cas, c'est certainement dans cette région que la population nénéetse avait le plus vécu au contact d'autres peuples. Elle était du coup aussi plus réceptive à l'innovation venue de l'extérieur.

Cela explique que ce soit la région d'origine des premiers intellectuels, des premiers écrivains nénetse²². Et le premier foyer de culture nous renvoie vers une île connue aujourd'hui comme un lieu de désolation²³, une île où depuis la fin des années 1950 il n'y a plus de Nénetse : la Nouvelle Zemble. Les toundras du continent, elles aussi, jouent un certain rôle dans le début de la culture écrite nénetse : c'est à Narian Mar qu'a été publié *Narian Vynder*, le premier journal en nénetse²⁴, c'est de la toundra de la Grande Terre (Lebedeva 1958 :236) qu'est originaire le premier linguiste nénetse, écrivain lui aussi, Anton Pyrerka, c'est là aussi que le système scolaire s'est développé le plus rapidement.

Dans la partie orientale du monde nénetse, les traditions ont opposé plus de résistance. Cela se traduit par une pénétration plus tardive du pouvoir soviétique en général²⁵; les débuts de la littérature dans le Yamal sont, plus qu'ailleurs, fortement marqués par les choix programmatiques du Parti (cf. les pièces d'Ivan Noho). Encore plus à l'Est, dans les toundras de Gydansk et dans le Tajmyr, nous n'avons pas connaissance avant-guerre d'activités littéraires.

Avant d'étudier plus en détail les traits caractéristiques de cette littérature naissante, arrêtons-nous sur les prémisses : le développement d'un foyer de culture au sens savant du terme en Nouvelle-Zemble.

B. Les prémisses : la Nouvelle-Zemble, terre de culture

Ce n'est pas un effet second de la politique d'instruction tsariste qui a servi de point de départ à cette souche créative. C'est l'initiative individuelle, le hasard.

a. La Nouvelle Zemble au début du XX^e siècle

Au début du XX^e siècle, la Nouvelle-Zemble était une rude terre presque vierge, montagneuse, au peuplement tout récent. C'était un paradis pour les géologues, pour

²² Parallèle significatif : nous avons le même phénomène dans la littérature mansie. Les premiers écrivains sont issus de la région de la Konda (Pantelejmon Jevrin, Matra Vahruševa), qui est la plus russifiée, celle où la pratique du russe était fréquente chez les autochtones dès le début du siècle. C'est d'ailleurs la région natale de la conteuse Anna Kon'kova, l'une des écrivaines des plus connues parmi les écrivains mansi aujourd'hui.

²³ En raison des essais nucléaires qui s'y pratiquent depuis 1961.

²⁴ Le journal lui-même a été fondé en 1929. Mais la première page en nénetse date du 17 avril 1930 (Belenkin 1968, p. 137).

les géographes, pour les botanistes. Mais aussi pour les rennes sauvages, pour le gibier, pour le poisson. C'est ainsi que dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, elle a servi d'asile à des groupes de Nenets venus de la toundra dite de la « Grande Terre » (Большезвмелльская тундра), située sur le continent. Dans cette région, les différenciations sociales étaient considérables : beaucoup de Nénétses ne possédaient pas de rennes et se trouvaient pratiquement asservis par les gros éleveurs, en partie nénétses mais également komis, qui avaient développé l'élevage sur grande échelle en lui appliquant des principes de rentabilité économique étrangers aux pratiques traditionnelles (Kuratov 1925 :39-41). Les petits éleveurs ruinés, ou ne disposant que d'un faible nombre de rennes, étaient contraints de se mettre au service de parents plus aisés. Dans cette existence sans perspective de demi-servage, on voit des jeunes décider avec leurs familles de reprendre leur indépendance : ils partent chercher fortune sur l'île, où le gibier ne manque pas, où il est possible de vivre de chasse et de pêche.

Nous avons au moins deux traces littéraires de cette aventure, qui nous ont été léguées par les deux premiers intellectuels nénétses, sur la base de leur expérience familiale. L'une est due à la plume de Tyko²⁶ (de son nom russe Ilja Konstantinovič) Vylko (1886²⁷-1960) et l'autre à celle de son neveu Nikolaj. Si Nikolaj Vylka est le premier nenets à avoir été reconnu officiellement comme écrivain, il doit cette fortune en grande partie à l'expérience de son oncle. L'histoire intellectuelle de la Nouvelle Zemble et de l'ensemble du monde nenets commence avec lui.

b. Tyko Vylko, l'artiste-président de la Nouvelle-Zemble

Bien des monographies ont été consacrées à cette exceptionnelle personnalité, qui avait fait parler d'elle dès avant 1917. Nous nous arrêterons ici sur sa biographie et notamment sur les éléments qui éclairent notre propos : la formation d'une élite intellectuelle nenets et les débuts de la littérature. Tyko n'a pas beaucoup écrit, et ses écrits n'ont été publiés que fort tard : c'est l'ethnologue Anna Ščerbakova qui, en 1965, a

²⁵ Le Nord du Yamal n'aurait été collectivisé qu'à la fin des années 1950 (Forsyth 1992, p. 386, Golovnev 1992, p. 72).

²⁶ En nénétses « petit renne ».

²⁷ C'est l'année officielle de sa naissance. Tyko lui-même affirmait qu'il était plus vieux de deux ou trois ans (Voronova 1977, p. 11). C'est sans doute par erreur que dans son encyclopédie sur les intellectuels du Nord, Vjačeslav Ogryzko donne comme date de naissance 1894 ou 1896 (Ogryzko 1998, p. 164).

pris l'initiative de publier un recueil de courts textes en prose et de poèmes, intitulé « Œuvres choisies »²⁸. À en croire les écrits de Tyko²⁹, son père, Hanec, avait quitté la Grande Terre en quête d'une vie meilleure, qu'il avait trouvée en Nouvelle-Zemble. Si aujourd'hui les sites dévastés par les essais nucléaires sont strictement inaccessibles³⁰, au tournant du siècle la Nouvelle Zemble était une terre largement ouverte, un lieu de passage. Y débarquaient non seulement des marchands russes, mais aussi des étrangers, Norvégiens, Anglais, Français – commerçants, pêcheurs ou explorateurs. De plus, la Nouvelle Zemble était pour le pouvoir russe une terre d'exil. La population locale n'avait en principe pas le droit de rompre l'isolement des opposants déportés, mais dans une si petite communauté les contacts étaient inévitables.

C'est sans doute ainsi que le petit Tyko a pu suivre tout près de chez lui tour à tour deux peintres, Aleksandr Borisov et Stepan Pisahov. En 1896 Borisov avait pris comme guide le père de Tyko et plus tard, en 1900-1901, il avait choisi de passer quelques temps en Nouvelle Zemble. Pisahov y avait été exilé après les troubles de 1905 (Voronova 1977, p. 18). Tyko a-t-il appris à dessiner tout seul, en suivant leur exemple ? Lui a-t-on donné un jour des crayons et du papier ? La légende se mêle à la réalité historique... Une rencontre sera en tout cas décisive dans sa vie : celle avec le géologue russe Vladimir Rusanov. Quand a-t-elle eu lieu ? Certains disent en 1907, lors d'un premier séjour de Rusanov en Nouvelle-Zemble (Kazakov 1972, p 220). D'autres précisent que la rencontre a eu lieu en 1908, alors que Rusanov avait pris pour guide, lors d'une expédition franco-russe, le père de Tyko (Voronova 1977, p. 29). Pour d'autres encore il avait servi de guide à Z. Vinogradov, photographe-explorateur, qui l'avait recommandé à Vladimir Rusanov³¹ (Ščerbakova 1967, p. 155). En 1909 et 1910, il accompagne Rusanov, auquel il dessine une carte de l'île d'une précision impressionnante. Le savant russe trouve en lui un compagnon inestimable, qui connaît son île sur le bout du doigt – une amitié se noue entre les deux hommes. En 1910, il prend une étonnante initiative : il propose au jeune Nénétse d'aller avec lui

²⁸ *Избранное*, Свердловск 1965.

²⁹ *Idem*, p.27-33.

³⁰ La fille de Tyko Vylka a longtemps essayé de visiter les lieux liés à la mémoire de son père, mais en vain (information orale de Prokopij Javtysyj).

³¹ Je présente ici ces informations légèrement contradictoires pour montrer à quel point les sources dont nous disposons peuvent manquer de précision. Je serais tentée de faire confiance aux informations données par Ščerbakova, qui a beaucoup travaillé personnellement avec Tyko Vylka.

à Moscou. Tyko, doté d'une grande curiosité naturelle, sollicite l'accord de sa famille et accepte.

A Moscou, Rusanov mobilise ses amis : Tyko sera logé par ses maîtres, qui lui donneront des cours à titre gracieux. Cette année passée à Moscou sera pour lui d'une grande importance : il suit des cours de langue, de mathématiques, de géographie, de géologie, de botanique, de zoologie et d'ornithologie ainsi que de photographie ; les peintres Vasilij Perepletčikov (qui l'hébergeait) et Abram Arhipov l'initient aux techniques de la peinture (Košečkin 1980, p. 39). C'est un monde entièrement nouveau, pas toujours bienveillant, qui s'ouvre à lui : Tyko observe, apprend. Il sélectionne aussi : sa peinture ne perdra pas son originalité. Au bout d'un an, au printemps 1911, une exposition de ses tableaux est organisée ; après quoi il repart dans son pays en expédition avec Rusanov, résolu à poursuivre à l'automne son expérience moscovite.

Mais d'autres obligations vont intervenir : apprenant la mort de son frère, il retourne chez lui et se plie sans hésiter aux traditions qui veulent qu'il épouse sa belle-sœur. Les années qui suivent ne lui laissent pas beaucoup de loisirs, d'autant qu'il a maille à partir avec les autorités : en 1914 son hostilité à la construction d'une chapelle l'oblige à fuir, avec toute sa famille, devant la menace d'être exilé à Arhangelsk (Tyko... 1965, p. 13). Il restera quelques années caché dans le Nord, inaccessible, de l'île. Il est de ceux qui saluent inconditionnellement l'arrivée du pouvoir soviétique. Il contribue à la formation d'une commune en Nouvelle Zemble et quand, en 1924, un Soviet s'y met en place, il en est élu président. C'est ainsi que pendant une quarantaine d'années il sera « le président de la Nouvelle Zemble ». Il connaît parfaitement son île et ses habitants et s'emploie à introduire des améliorations dans la vie quotidienne : il soutient l'école, encourage les Nénetses à se construire des habitats plus confortables, développe l'assistance médicale. Discrètement, dans son coin, il peint. Ses tableaux, consacrés pour la plupart aux paysages de son île, sont caractérisés par une solide charpente et par une grande intensité de couleur. Tyko chante aussi : c'est un excellent connaisseur des traditions orales de son peuple. Si ses textes littéraires ne paraissent que dans l'après-guerre, son influence est sensible dès les années 1920. C'est lui qui encourage son neveu Nikolaj sur la voie de l'instruction et de l'expression artistique.

Étudiant à l'INS, Nikolaj prend le scalpel pour sculpter et la plume pour écrire, en nénétsse et en russe, les premières œuvres publiées d'un écrivain nénétsse.

C. Panorama de la littérature nénétsse d'avant-guerre

Il s'agit bien sûr d'une littérature débutante, balbutiante. Un certain nombre de questions d'ensemble se posent, qui intéressent la problématique générale de l'émergence d'une culture de l'écrit : les cadres dans lesquels les premières œuvres paraissent, la question de la langue, celle des genres.

a) les cadres d'expression

Les premiers textes paraissent dans des recueils associant différents peuples du Nord avant même la mise en place officielle des langues littéraires : les étudiants s'entraînent en russe à l'écriture, leurs maîtres revoient leurs textes et les publient. Nous pouvons repérer trois types de publications : celles de la faculté du Nord et de l'Institut des Peuples du Nord de Leningrad, celles des Instituts pédagogiques locaux (Narian-Mar, Obdorsk, Ostiako-Vogulsk) et une revue littéraire à plein titre, *Zapoljarje*.

- Les tout premiers textes sont certainement ceux écrits pour les journaux muraux de la faculté ouvrière. Bogoraz-Tan mentionne le travail du club de la faculté ouvrière en 1926-27, ayant produit deux numéros du journal mural *Enukidzovec*, qui comprenait les rubriques « Notre vie », « Le travail sur le terrain », « Les activités des cercles » (Bogoraz-Tan 1917, p. 60). Certains articles sont déjà écrits dans les langues natales de leurs auteurs. C'est au cours de ce travail qu'émerge l'idée du titre *Taïga et toundra* : au bout de deux ans de travail sur le journal mural, la décision est prise de publier un recueil annuel du même nom. Le premier numéro paraît en 1928, le dernier en 1933. Ils sont tous construits sur le même principe : la construction soviétique et l'instruction, la vie d'hier et d'aujourd'hui. Les étudiants parlent d'eux-mêmes, de leurs régions, de l'actualité (Sergejev 1956, p. 132). En 1929 paraît un ouvrage hors-série, intitulé *О нашей жизни* (Sur notre vie), dont la rédaction aura duré deux ans. Il était destiné à servir de livre de lecture aux élèves des écoles nationales ne maîtrisant pas le russe.

Y ont été rassemblés des textes produits *ad hoc* et des rédactions sur un thème donné. Cet ouvrage se composait de trois parties : la vie d'hier et d'aujourd'hui ; la chasse et la pêche ; le folklore (Sergeev 1955 :173)³². Certains auteurs, commentant ces premiers pas, en soulignent le caractère naïf et l'intérêt purement documentaire (Komanovskij 1977, p. 50).

- En 1932³³, des écoles normales ont commencé à fonctionner dans les capitales régionales. Il faut mentionner ici celle d'Obdorsk, où, la même année commence ses activités un cercle littéraire. Ses membres s'adonnent à la collecte de folklore, à la traduction dans leurs langues (entre autres d'oeuvres de Pouchkine) et à l'écriture originale en nénétsé (Sergeev 1952, p. 156). L'activité y est intense, aussi bien en russe qu'en nénétsé. Le cercle littéraire nénétsé était dirigé par Pëtr Emeljanovič Červagin et se composait de cinq étudiants. Très tôt, avec la mort du jeune Petr Jamgasov, excellent connaisseur de son folklore, ils ne restent qu'à quatre. Trois d'entre eux, V. Jadne, K.Nenjang, I. Okatetta, s'adonnent à la poésie (Istomin 1958, p. 144-145). C'est là qu'a commencé son activité littéraire Ivan Istomin : d'origine komi, il écrit en trois langues, mais de préférence en nénétsé et il est considéré comme l'un des fondateurs de la littérature nénétsé, même si ses premières oeuvres publiées remontent à l'après-guerre. L'école publiait un almanach, *Искра Ямала* (L'étincelle du Yamal), qui a commencé à paraître au milieu des années 1930 (Polonskij 1996, p. 151).
- C'est dans la partie occidentale de l'aire nénétsé, à Narian-Mar, ville toute neuve fondée pour être capitale de l'arrondissement nénétsé, qu'ont paru les deux exemplaires de l'almanach littéraire *Zapoljarje* (Terre polaire) dont le premier était consacré, en 1935, aux sept ans de l'arrondissement. Les intellectuels russophones locaux y ont intégré les œuvres de deux Nénétses (S. Nogo, E. Talejev), et l'année suivante ont élargi ce cercle à S. Ardejeva³⁴, I. Negosytyj, E. Sobolev (Sergejev 1956, p. 141). En fait une activité littéraire préalable avait commencé dès 1933, alors que des écrivains russophones avaient fondé un groupe littéraire

³² Cet ouvrage étant une rareté bibliographique (la bibliothèque Lénine de Moscou n'en possède elle-même qu'une copie sur microfilm), je dois m'en rapporter aux commentaires d'autres chercheurs.

³³ Je suppose que c'est par erreur que Sergeev donne 1923 comme date de création de ce cercle (Sergeev 1956, p. 133).

³⁴ Avec deux récits *Учительница* (L'institutrice) et *Дочь* (La fille).

autour du journal local *Narjan Vynder* et y avaient associé de jeunes Nénetses, qui dans leurs écrits s'inspiraient surtout du folklore de leur peuple (Popov 1936, p. 27,30). Dans les deux numéros les textes des auteurs nénetes figurent en russe, certains d'entre eux ayant été revus par l'animateur du groupe, Ivan Menšikov (Ogryzko 1998, p. 76). Un commentateur de l'époque salue ainsi ces premiers textes : « les Nénetses écrivent en russe, langue qu'ils connaissent mal. C'est pourquoi l'on sent bien dans leurs œuvres la pauvreté du vocabulaire, l'insuffisance des épithètes et le manque d'images claires pour exprimer leurs sentiments et leurs pensées. Mais ils sont d'une profonde sincérité dans leurs poèmes et dans leurs récits. L'œuvre des jeunes écrivains nénetes est optimiste au meilleur sens du terme » (Popov 1936, p. 28).

b) La question de la langue

Le nénetse couvre, nous l'avons vu, un très large territoire. Pourtant il présente une relative unité linguistique, du moins pour ce qui est de la langue parlée dans la toundra. Non point que les différences dialectales n'existent pas : s'il est vrai que l'on ne parle pas de manière exactement identique dans la toundra du Kanin et dans le Yamal, les différences ne sont pas néanmoins de nature à gêner l'intercompréhension. Seule la langue parlée par les Nénetses des forêts, occupant le Nord de la taïga de Sibérie Occidentale diffère sensiblement de celle parlée par tous les autres Nénetses³⁵.

Les premières écoles remontent aux années 1920, mais leur développement et leur diffusion ne va pas sans mal notamment pour les populations nomades : en 1926, 1% des Nenets sont scolarisés (Sovetskaja 1931, p. 46, Očerki 1966, p. 139-140), 0,6% sont alphabétisés (Naumov 1974, p. 37). Une seule école sur les 30 ouvertes en 1926 pour les nationalités du Nord dans la région de Tobol'sk accueille des enfants nénetes (Obdorskij 1995, p. 27). Parmi les premiers étudiants de Leningrad, il y a une dizaine de Nénetses. C'est dans ces conditions que se pose la question du développement d'une langue écrite.

³⁵ Ce dialecte du nénetse n'a pas connu avant-guerre de forme écrite. La première tentative d'écriture remonte aux années 1992-1993, quand l'écrivain Jurij Vella a tenté sur quelques numéros l'édition d'un journal (information orale de Jurij Vella). Depuis l'automne 1997, le nénetse des forêts est enseigné à la faculté des peuples du Nord de Saint Pétersbourg.

Comme nous l'avons noté, l'Ouest de l'habitat nénétsé était plus ouvert que les autres régions à l'innovation. C'est sur le dialecte parlé dans cette région que s'appuieront les codificateurs de la langue littéraire : c'était la zone la plus accessible du point de vue des transports et le dialecte le plus étudié (Tereščenko 1990, p. 6). Le travail de constitution d'une langue littéraire associe le linguiste G. Prokofjev et ses élèves A. Pyrerka et N. Tereščenko (Narody 1991, p. 149). Ce qui frappe dans les débuts de la littérature nénétsé, c'est la coexistence des deux langues, le nénétsé et le russe. Les premiers textes connus sont en russe, ce sont ceux parus dans les publications des établissements d'enseignement, où figurent ensemble des textes d'auteurs issus de peuples proches par le statut, par la destinée historique, parfois (mais pas toujours) par le mode de vie et jamais par la langue. Le russe sert dans ce cas de langue véhiculaire. Tantôt ce sont eux qui traduisent leurs propres œuvres, tantôt ce sont leurs professeurs.

Mais dès que nous aurons des œuvres indépendantes, des textes plus importants publiés à part, on sent la hâte des jeunes écrivains d'appliquer les nouvelles normes de la langue écrite, de lui donner une place, de la faire vivre. Nikolaj Vylka, Anton Pyrerka, Ivan Noho écrivent en nénétsé. Anton Pyrerka prend lui-même la responsabilité du texte russe. C'est le cas aussi, pour certains textes, de Nikolaj Vylka. Mais il faut remarquer l'engagement de savants-traducteurs tels que G. Verbov, qui met sa plume au service de Nikolaj Vylka et d'Ivan Noho. Beaucoup parmi les premières éditions paraissent en bilingue : celles de *Sur l'île* 1936 et de *Maria* 1937 (Nikolaj Vylka), celles des pièces d'Ivan Noho, toutes ces œuvres ayant été traduites par le même G. Verbov.

c) La question des genres

Quels ont été les premiers genres pratiqués par les écrivains nénétsé ? Avant de répondre directement à cette question, il convient de nous arrêter sur quelques caractéristiques du folklore des peuples considérés. Contrairement au modèle dominant dans les régions finno-ougriennes de la Volga, où les formes féminines et lyriques occupent une place de choix, ce sont les formes épiques qui semblent dominer l'oralité nénétsé. Cela explique peut-être le fait que les premières œuvres nénétsé parvenues jusqu'à nous soient en prose. Non que la poésie soit totalement absente. Mais elle semble ne

pas occuper la première place. Ivan Istomin, évoquant les activités du cercle littéraire d'Obdorsk, cite comme exemple un quatrain fortement politisé de V. Jadne :

« La vie dans la toundra a pris un tour nouveau
 Nous n'avons qu'une seule voie ;
 Cette voie conduit aux soviets
 Cette voie conduit aux kolkhozes »

(Istomin 1958, p. 145).

Le genre dominant et en tout cas celui dont la récurrence impressionne, est la prose autobiographique, pseudo-autobiographique ou para-autobiographique. Par ce canal, les nouveaux écrivains révèlent au monde leur itinéraire et leur expérience. Ces textes s'appliquent à décrire la vie traditionnelle du Nord, avec les activités et les péripéties du quotidien. Cette forme coïncide avec une étape de la prise de conscience nationale, celle de la valeur intrinsèque de cultures en voie de disparition ; les individus découvrent la valeur de leur expérience personnelle. Dans les littératures finno-ougriennes de la Volga et de l'Oural nous en avons deux exemples magistraux au début du siècle : l'un est le long récit autobiographique de Kallistrat Žakov, intellectuel komi écrivant en russe, intitulé *Сквозь строну жизни* « À travers l'ordre de la vie » (1908), qui vient d'être réédité à Syktyvkar. L'autre ne nous est malheureusement pas connu dans sa totalité : il s'agit de *Дитя больного века* « L'enfant d'un siècle malade » de Kedra Mitrej (1911), écrit lui aussi en russe par l'écrivain oudmourte³⁶. Avec un certain décalage chronologique, c'est le même phénomène que nous constatons dans les littératures du Nord. Ce genre ne cessera d'ailleurs pas d'inspirer les écrivains de ces régions. Après la guerre, nous le retrouvons, plus développé, sous la plume de l'écrivain mansi Matra Vahruševa *На берегу Маленькой Юконды* « Sur les berges de la petite Jukonda » (1963). Enfin, il sera développé sous des formes différentes par l'écrivain mansi Juvan Šestalov (né en 1937), qui, partant du même principe, crée des chefs-d'œuvre entre réalité et légende, et par l'écrivain khanty Eremej Ajpin (né en 1948), qui transformera le récit autobiographique en une puissante épopée de son peuple. Nikolaj Vylka, lui, avait posé les premières pierres.

³⁶ Un extrait en a été publié en 1966 dans une anthologie consacrée à cet auteur. Malheureusement, il n'est toujours pas question en Oudmourtie d'une édition de ce texte resté manuscrit.

Le théâtre n'est pas non plus absent de ce tableau : il commence manifestement par des œuvres collectives nées dans les écoles normales. Les institutions culturelles soviétiques encouragent d'ailleurs activement l'expression des populations autochtones par l'organisation d'initiatives diverses, question de montrer au grand jour les acquis du régime. Parmi ces initiatives citons les Olympiades nénettes de la création artistique (décembre 1936), où nous savons qu'ont été mises en scène des pièces aux auteurs collectifs (*Deux lois* et *Etoile rouge*) et d'une chanson théâtralisée intitulée *Le chamane*, chantée et jouée par le kolkhozien M. Varanov (Komanovskij 1977, p. 71). Nous savons par ailleurs que c'est sur la base d'un travail collectif qu'Ivan Noho, auteur de deux pièces, élaborera la première d'entre elles, intitulée elle aussi *Le Chamane*. La pièce de départ, écrite par les élèves de l'Ecole Normale, avait pour titre *Le chamane imposteur*. Nous avons aussi connaissance d'une autre pièce collective, jouée dans l'internat de Jar-Sale avant 1937 et intitulée *Le pauvre petit serf* (Komanovskij 1977, p. 72).

3. Le premier écrivain nénetse, Nikolaj Vylka (? - 1942)

Nous savons peu de choses sur sa biographie. Même sa date de naissance est incertaine : d'après E. Susoj il serait né en 1904 ; deux encyclopédies littéraires donnent pour date de naissance 1911³⁷ (Ogryzko 1998, p. 161). La seule étude un peu consistante sur la littérature nénetse ne lui consacre que quelques lignes, dans lesquelles il est signalé que l'écrivain avait fait ses études à l'INS, qu'outre ses activités d'écrivain, il était également peintre et sculpteur et qu'il est mort pendant la guerre (Polonskij 1961, p. 6). La date de sa mort elle aussi est soumise à caution et, suivant les auteurs, varie entre 1942 et 1944. Si Polonskij se borne à indiquer l'époque de sa mort, Ogryzko précise qu'il serait mort de faim dans la toundra de la Petite Terre ou en Nouvelle Zemble (Ogryzko 1998, p. 161). La liste des écrits de Vylka proposée par Polonskij – qui n'en commente même pas le contenu – est incomplète. De manière générale, les auteurs ne sont guère plus éloquents : ils se bornent à indiquer que *Maria* est la première œuvre

³⁷ Est-ce lui le Vylka mentionné par Bogoraz-Tan, qui aurait eu 13 ans en 1926 ? Malheureusement l'ethnologue dans son article ne fait pas mention du prénom.

de la littérature nénetse. Nous commenceront par présenter les écrits de Vylka, puis nous nous arrêterons sur les thèmes qui en ressortent et sur les procédés d'écriture.

A. Les écrits de Nikolaj Vylka

Il laisse quelques poèmes et quelques textes en prose qui se présentent sous diverses versions. Voilà la chronologie des principaux textes:

1936 et 1938 - **Sur l'île** (На острове) - en nénetse et en russe

1937 - **Comment nous vivions sous le tsar** (Как мы жили при царе) - publié en novembre dans *Sovetskaja Arktika* en russe;

1938 - **Maria** (Мария) - en nénetse et en russe

Ces quatre publications se réduisent à deux textes, les trois premiers n'étant que deux moutures du même matériau. À en juger par les rééditions, le plus apprécié des deux est clairement *Maria* : si *Sur l'île* n'a pas connu de rééditions posthumes, *Maria* figure dans divers recueils des auteurs du Nord de 1949 et de 1955. Les deux textes ont été écrits en nénetse et traduits en russe par G. Verbov³⁸. La traduction a suscité les éloges des commentateurs : « Dans les traductions se trouve intégralement préservée la spécificité des constructions du discours, des procédés artistiques, et de tout le style national » (Sergeev 1956, p. 143). Dans les rééditions de *Maria* cependant, ce n'est plus la traduction de Verbov qui est présentée, mais un « rewriting » littéraire de G. Gor sur la base de cette même traduction.

Outre ces deux textes, qui ont valu à leur auteur d'être le deuxième écrivain issu des peuples du Nord, après le youkaguir Teki Odulok, à avoir été coopté à l'Union des Écrivains (Ogryzko 1998, p. 161), il faut mentionner un conte nénetse de 1937 à destination des enfants des écoles de l'arrondissement nénetse. Celui-ci, ainsi que quelques autres, figurera dans plusieurs recueils de contes publiés après la guerre³⁹. À cela il

³⁸ Outre ses traductions, G. Verbov a laissé un nom comme chercheur et excellent connaisseur du monde nenets : nous lui devons des articles essentiels notamment sur les Nénetses des forêts, sur la structure sociale des Nénetses. Il est mort pendant la guerre.

³⁹ Les contes Собака (Un chien) et Старик и старуха (Le petit vieux et la petite vieille) ont été publiés dans *Сказки народов Севера (Contes des peuples du Nord)* - Moscou-Leningrad 1951. Trois autres contes :

faut ajouter le récit Рассказ ненца (Récit d'un Nénetsse) inclus dans un ouvrage collectif de 1939, intitulé *He верю шаманам* (Je ne crois pas aux chamanes).

En ce qui concerne la poésie de Nikolaj Vylka, nous avons connaissance de deux poèmes publiés : l'un est intitulé В полярную ночь (Dans la nuit polaire) et a été publié en 1939 dans une traduction russe de V. Naumov dans *Север поет* (Le Nord chante). Ce même poème et un texte plus long, Солнце Ленина светит в тундре (Le soleil de Lénine brille sur la toundra) figurent dans le recueil *Мы – люди Севера* (Nous sommes des gens du Nord), édité à Leningrad en 1949. Ce dernier texte, qui n'a été publié qu'après la mort de l'auteur, a obtenu une certaine popularité, vu son thème, et a connu sept rééditions, la dernière en 1970⁴⁰.

Je n'ai pas eu accès au récit sur les chamanes, aux contes ni au premier des poèmes. Je partirai donc ici des deux principaux textes en prose sous leurs différentes versions et du poème sur Lénine.

a) la poésie de Nikolaj Vylka

Comme son titre l'indique, ce texte participe d'un genre auquel bien des écrivains ont cédé, celui de la poésie hagiographique. Il s'agit d'un long poème de 234 vers écrit en nenets, mais publié uniquement dans la traduction russe de Gl. Semenov. La construction en est canonique : après une introduction qui place tout le poème dans une tonalité mythique, la vie malheureuse des Nénetses, qui cherchent le soleil, est présentée en 36 vers. Enfin arrive le héros à la tête d'une caravane de traîneaux (36 vers), son nom n'étant pas révélé d'emblée. Il faut attendre la fin du passage pour qu'il nous soit dit qu'il s'agit de Sjudbja-Lénine ! Les Nénetses lui demandent de retrouver le soleil (16 vers). Lénine sait qui a volé le soleil : ce sont les marchands, les chamanes et les riches éleveurs de rennes qui le gardent prisonnier (16). Malgré les demandes des Nénetses ceux-ci refusent de le rendre et lâchent une bande de loups (16 vers). Les

Пичужка; Олешек и мышка (Le petit renne et la petite souris) et Как могучий орел вернул ненцам солнце (Comment un aigle puissant a rendu aux Nenets le soleil) figurent dans un recueil du même titre publié en 1959. Un autre conte, intitulé Почему совы не видят солнечного света (Pourquoi les hiboux ne voient pas la lumière du jour) a été publié en 1985 dans *Легенды и мифы Севера* (Légendes et mythes du Nord). Enfin le même ainsi qu'Un chien ont été repris dans антология фольклора народностей Сибири, Севера и Дальнего Востока (Anthologie du folklore des peuples de Sibérie, du Nord et d'Extrême Orient), Krasnojarsk 1989. Tous ces textes ont été notés entre 1934 et 1936 par N. Tereščenko, qui les a traduits en russe. Ce ne sont donc pas, à l'exception sans doute de la première, des œuvres directement écrites par Vylka.

Nénetzes prennent les armes et obligent les méchants à rendre le soleil (16 vers). Lénine appelle les Nénetzes à commencer la construction du bonheur (16 vers). Après réflexion, ils décident de construire une « faktoria »⁴¹ et de distribuer à chacun les outils de son travail (16 vers). Lénine approuve leur décision, et dresse, dans un discours en nenets, un tableau de leur vie future : vie dans des maisons et non dans des tchoums, les enfants à l'école et les vieillards à l'hôpital, des matières premières exploitées et des poètes (24 vers). Les Nénetzes l'écoutent ébahis, mais maintenant ils savent que Lénine peut tout faire. Sur des dernières paroles d'encouragement Lénine s'en va (16 vers). En conclusion : les prédictions de Lénine se sont avérées (44 vers), Lénine soit loué (4 vers).

Il n'est sans doute pas nécessaire de s'arrêter trop longuement sur une poésie dont le thème est clairement de circonstance. Il faut pourtant relever le traitement mythique de la figure de Lénine, au moment même où l'idéologie officielle dénonce les fables des anciennes croyances portées par les chamanes. On a l'impression que par une pirouette, Vylka (et bien d'autres écrivains du Nord et de manière générale des nationalités), tout en cédant à la tendance générale, plie l'idéologie à sa vision du monde, faisant ainsi à ceux qui veulent l'anéantir une sorte de pied de nez. Lénine est repris, « récupéré » par l'imaginaire nenets qui se l'approprie, fait de lui un héros de son folklore⁴² (avec le titre de « sjudbja »), le fait parler en nénetse (cela est précisé en toutes lettres), le présente arrivant avec les rennes et accomplissant des exploits de conte merveilleux. Certes, il est question de pétrole et de sédentarisation, mais l'impression générale qui ressort à la lecture de ce poème soixante ans plus tard est plus étonnée que déprimante : qui sort finalement vainqueur de cet affrontement ? L'idéologie socialiste, ou l'univers mental nenets qu'elle entend détruire ? On sent en tout cas de manière très prégnante l'attrait de Vylka pour une approche syncrétique, attrait que l'analyse de ses oeuvres principales ne fera que nous confirmer.

b) le premier texte : *Sur l'île*

⁴⁰ Pour toutes les données bibliographiques, je reprends celles qui figurent dans Ogryzko 1998.

⁴¹ Dépôt de marchandises dans la toundra, où les nomades peuvent se ravitailler pendant leurs migrations.

C'est là le tout premier écrit de Vylka. Écrit et publié sous cette forme en 1937, réédité en 1938, il valut à son auteur le troisième prix de la maison d'édition pour la meilleure œuvre écrite dans une langue du Nord. Il se compose de tableaux de la vie traditionnelle des Nénetses de la Nouvelle-Zemble. Un personnage masculin nommé Tabilo relate à la première personne sa vie depuis son enfance jusqu'à l'arrivée du pouvoir soviétique.

Le thème autobiographique, allié à la description des changements révolutionnaires, fait partie, nous l'avons vu, des canons des littératures naissantes de la Russie soviétique. La première mouture du texte de Vylka est nettement plus développée que la version de *Sovetskaja Arktika*, dont il semble que la traduction soit l'œuvre de l'auteur. Nous ignorons qui – de Vylka ou de la rédaction de la revue - a raccourci le texte à des fins journalistiques. À titre d'hypothèse : les coupures me semblent faites par une main peu délicate, peu soucieuse d'assurer au texte une réelle cohérence. Ainsi, certaines remarques qui peuvent étonner un lecteur attentif s'expliquent en fait par des passages du texte original coupés dans cette version. Connaissant le peu de pouvoir accordé en Russie à l'auteur sur son texte, il me semble vraisemblable que nous ayons à faire à un choix de la rédaction.

Partons du texte journalistique : il est caractérisé, nous y reviendrons, par un grand laconisme de l'expression et tire sa cohérence de l'expérience individuelle. On a l'impression que tous les éléments ludiques, psychologiques ou de fiction sont laissés de côté : n'est gardée que la dimension informative, didactique, objectivée, de la vie des Nénetses sous le tsar⁴³. Sont donc omis les traits dont le caractère individuel contraste avec les objectifs informatifs généraux (par exemple l'accident que Tabilo provoque en jouant avec sa petite sœur) ou ce qui ne relève pas de l'expérience individuelle de l'auteur. Nous trouvons pourtant bien des scènes suggestives : la mauvaise humeur et la brutalité du père toutes les fois qu'il revient bredouille de la chasse, le combat de la mère et de l'ours, l'instruction de Tabilo, l'arrivée de nouveaux habitants

⁴² A noter dans la liste des contes recueillis par Vylka, celui intitulé Comment un aigle puissant a rendu aux Nénets le soleil. Je n'ai pas eu ce texte sous les yeux, mais le thème tel qu'il est présenté dans le titre présente des analogies frappantes avec celui du poème...

⁴³ Notons qu'un certain nombre de premières œuvres d'auteurs autochtones font appel à des titres de ce type : *Récit de la vie des Lapons* de Johan Turi (1910), *Sur la vie des anciens Maris* de Sergej Čavajn (1908).

sur l'île, la chasse des jeunes gens, le mariage du jeune homme, l'arrivée des marchands russes et la soulerie générale, l'ivrognerie au village et ses conséquences... La conclusion, un paragraphe à la gloire de Lénine et de Staline, est nettement plaquée : elle ne figure d'ailleurs pas dans la version littéraire de ce récit.

Le récit de *Sur l'île* est plus développé, même si le canevas reste identique. Certaines remarques ont disparu (par exemple l'observation faite par Tabilo, lors de l'arrivée de la famille Nebe sur l'île, sur le fait qu'il n'avait jamais vu d'autres êtres humains que sa famille). Mais bien des passages sont plus développés, comme les jeux des garçons à la chasse, et certaines scènes figurent, qui avaient été carrément omises dans la version de *Sovetskaja Arktika* : par exemple celle qui relate l'accident provoqué par Tabilo jouant avec sa petite sœur, des remarques sur l'indifférence du père à l'égard des filles, et surtout un long épisode qui charpente le récit.

Il se situe après la noce de Tabilo et après que celui-ci, dessoûlé, est revenu de la chasse. Voilà intervenir un personnage nouveau, nommé Rusanov, qui prend le jeune homme pour guide et lui propose d'aller avec lui à Moscou. Tabilo accepte et passe une année à l'école de peinture où il apprend beaucoup de choses, mais où il doit aussi subir des humiliations. Il est heureux finalement de rentrer chez lui. Si ses parents le reconnaissent à peine, lui aussi a du mal à retrouver la vie de l'île telle qu'il la connaissait : l'ivrognerie s'est développée, le vol et la méfiance aussi.

Il n'est pas difficile de déchiffrer l'origine de cet épisode ; Vylka présente à la première personne une expérience inspirée de celle de son oncle, qui avait sans doute beaucoup marqué la famille et qui par ailleurs avait connu une certaine renommée dans le pays. Tyko occupait alors une position importante. Ce type de transposition était acceptable dans un récit de fiction, mais n'avait pas sa place dans un texte journalistique. Notons d'ailleurs que la narration de Vylka semble différer sur quelques points de l'expérience réelle de Tyko : quand Rusanov propose au jeune Nénetse d'aller à Moscou, ils se connaissent bien et depuis longtemps ; ce n'est pas dans une école que Tyko est logé et étudie, mais chez des particuliers ; pas un mot n'est dit sur l'exposition des oeuvres du peintre « samoyède » à Moscou. De plus, il semble que Tyko ait bien eu l'intention originelle de retourner à Moscou, alors que le héros de Vylka est bien content de rentrer chez lui. Tabilo synthétise peut-être ici l'expérience

de Tyko et celle de l'auteur, lui aussi ayant fait des études dans une grande ville. Il est intéressant de souligner que l'expérience moscovite n'est pas présentée comme largement positive, et que Tabilo est heureux de rentrer : faut-il en déduire que Tyko, en famille, mentionnait plus de traits négatifs que ses biographes n'ont bien voulu relever, ou que Nikolaj a vécu douloureusement son expérience léningradoise ? En tout cas Tabilo est un Nénétse hors du commun : non seulement il connaît Moscou, mais à la différence des autres, il ne boit pas.

Ces différentes lignes thématiques juxtaposées contribuent à assurer au récit littéraire la cohérence qui fait défaut au texte de *Sovetskaja Arktika* : les épisodes s'enchaînent mieux. Le retour de Moscou s'enchaîne sur la dispute avec le beau-frère et l'introduction des mauvais traitements que celui-ci inflige à sa femme, le tout aboutissant à un happy end un peu étonnant (une situation extrême provoquée par un autre beau-frère amène le premier à renoncer à la boisson). La conclusion du récit elle aussi s'enchaîne directement à la « ligne Tyko » : le héros est élu président du nouveau soviét...

b) *Maria*

Ce texte ne comporte pas les ambiguïtés de genre du précédent. Il n'est pas écrit sur le mode de l'autobiographie, tous les personnages sont de fiction. Nous avons donc là un pas en avant sur la voie de la distanciation littéraire. Bien que *Sur l'île* ait été primé, c'est ce texte-ci qui est de manière générale présenté comme la première œuvre littéraire nénetse.

Le récit commence avec l'exode de deux familles de Nénetses depuis la Grande Terre vers la Nouvelle Zemble. Elles y commencent une nouvelle vie. Dans l'une des deux familles il y a une petite fille de sept ans, Maria. La vie suit son cours. L'épisode central relate l'arrivée de trois Norvégiens, qui apportent de la vodka en échange des fourrures. Quand les Nénetses sortent de leur soulerie, l'hiver approche. Il n'y a plus de peaux, et les bêtes sont parties vers le Nord. Les hommes partent à la pêche, les femmes attendent...

À part le premier épisode, le voyage en mer des Nénetses (qui se présente d'ailleurs plutôt comme une longue description poétique) et l'épisode central, avec tout son dramatisme, il y a fort peu d'action : ici aussi, le texte se compose d'une succession de tableaux. À un moment du récit, il nous est bien confirmé que Maria est le personnage principal. Or elle n'apparaît que fort peu : on la voit découvrir avec joie la terre, se promener avec sa grand-mère, jouer toute seule dans le tchoum, elle écouter les contes que lui raconte sa grand-mère ; quand le récit s'achève, elle est en train de s'assoupir devant le feu et sa mère la rappelle à l'ordre. On peut se demander en quoi elle est un personnage central : aucun des événements à première vue déterminants du récit ne tourne autour d'elle, n'est provoqué par elle... Il ne reste qu'à suggérer que Maria, l'enfant, est en fait le mobile qui met la vie en action, la raison d'être des efforts des uns et des autres. Ces efforts, les porteurs de malheur, marchands russes ou norvégiens qu'ils soient, tendent à les anéantir, à mettre leur réussite en danger : comment procurer à Maria le manteau d'hiver si nécessaire, alors que toutes les peaux sont été échangées contre de la vodka ? Et pourtant la vie continue, et ni la petite Maria, ni son peuple n'ont le droit de s'assoupir...

Ce récit comporte beaucoup plus de descriptions que les textes précédents : c'est surtout le cas du début, où le lecteur suit longuement le petit canot secoué par les vagues, au milieu des mouettes et des oies sauvages, avec le rêve du héros principal, Pyja Narka. Cette dimension poétique est nouvelle. En revanche, ici comme dans *Dans l'île*, des fragments de chansons et de poèmes populaires sont introduits directement dans le texte.

B. Les thèmes dans l'œuvre de Vylka

Deux thèmes ressortent de manière récurrente, permettant la critique du mode de vie antérieur à la révolution : il s'agit de l'alcoolisme et du traitement des femmes. Mais on distingue une autre ligne, en filigrane, qui présente une nuance fortement nostalgique, et qui révèle l'attachement de l'auteur à la tradition.

a) La critique du passé

• L'ivrognerie

Les méfaits de l'alcool chez les peuples du Nord ne sont ni une exagération de Vylka ni une invention de la propagande soviétique : tous les explorateurs font dans leurs récits une large part à ce fléau, considéré comme l'un des responsables de l'« extinction » des peuples du Nord⁴⁴. Dans l'une comme dans l'autre des deux œuvres les scènes d'ivrognerie occupent une place de choix. C'est autour de l'abus d'alcool que se déclenche et s'articule le récit dans les deux cas. Dans le premier texte, il est traité de manière laconique et concentrée : pour préparer la noce de Tabilo, son père achète au marchand russe de l'alcool en échange de fourrures de renard arctique. Tous boivent. Et le récit reprend au moment où Tabilo revient à lui, pour apprendre de la bouche de sa jeune épouse qu'il a bu avec les autres trois mois d'affilée. Pendant trois mois, la vie est annihilée, il n'y a pas de récit, Tabilo ne se souvient de rien. Vylka ne s'attarde pas sur les conséquences : Tabilo part aussitôt à la chasse, et il ne revient qu'avec une femelle et un petit, car les bêtes se font rares... Sans commentaire. Le lecteur non averti peut ne pas s'arrêter sur toutes les implications de cette phrase : il n'y a pas de réserves pour l'hiver, comment la famille survivra-t-elle ?

Cette scène relate une expérience individuelle vécue par Tabilo. Mais l'ivrognerie est aussi décrite de l'extérieur : Tabilo, qui ne vit pas au village, ne s'y rend que pour acheter le pain. Et chaque fois le spectacle est le même : des Nénetses affalés dans la rue, ivres. Dans le texte de *Sovetskaja Arktika* cette image est présentée laconiquement, objectivement. Elle est développée de manière plus émotionnelle dans *Dans l'île* : la sœur de Tabilo, mariée au beau-frère de celui-ci, se plaint de sa vie – son mari boit, la bat, terrorise les enfants, la famille vit dans la misère. C'est finalement l'autre beau-frère qui, en livrant

⁴⁴ Ce thème est particulièrement populaire dans la littérature sur la Sibérie à la fin du siècle. Les auteurs, notamment les autonomistes sibériens (inspirés par le mouvement appelé « oblastničestvo »), découvrent en même temps l'existence de ces populations et leur terrible état de dénuement. L'une des raisons relevées est justement l'alcoolisme, volontairement entretenu par les marchands qui en tirent profit.

l'homme aux Russes, provoque un choc salutaire : effrayé, l'ivrogne se reprend et quitte le village, lieu de tentation et de perdition.

Dans *Maria*, le thème est traité de manière plus cohérente, plus travaillée. Il donne au récit son épisode central, non dépourvu de tragique. Là, ce n'est pas le marchand russe traditionnel qui arrive mais des étrangers, qui ne parlent pas russe, et qui disent d'eux-mêmes « norvege ». Mais c'est là toute la différence : les Norvégiens font monter le prix de la bouteille à deux, puis à trois peaux de renards arctiques. Les Nénetses sont tranquilles : la chasse a été bonne, ils ont beaucoup de peaux. Mais là aussi le réveil est rude : les Norvégiens sont partis, il n'y a plus de peaux, et les bêtes sont parties vers le Nord. La petite Maria et sa maman ont besoin d'un manteau pour l'hiver. Le père avait promis des peaux, mais il doit se plier à la réalité : il va falloir aborder l'hiver avec des vêtements insuffisants... Ici, les conséquences de ce malheur sont explicitées au point de susciter un climat d'angoisse : la question de la survie est posée désormais de manière non allusive.

Enfin, on imagine mal qu'un auteur écrivant dans les années 1930 ait pu se passer de tirer quelques leçons politiques du spectacle de l'ivrognerie. Tabilo en avait tiré des leçons personnelles : retiré loin du village, il ne boit plus. Les personnages de Maria réfléchissent et formulent des analyses plus précises, qui parfois rappellent les thèmes officiels : c'est « l'autre » qui est responsable de la misère des Nénetses. Et Pyja Narka de conclure : « Тундровые кулаки, печорские купцы и норвежские скупчики – одного гнездя птицы! » (Les koulaks de la toundra, les marchands de la Petchora et les accapareurs norvégiens - ce sont tous des oiseaux du même nid !). Ainsi le mal vient d'autrui : s'il est vrai que les Nénetses sont faibles, les autres abusent d'eux consciemment et en tirent profit.

- L'oppression des femmes

Ce thème est particulièrement sensible dans toute l'URSS des années 1920 et 1930. Les femmes font partie des catégories opprimées, dépourvues de droits dans la société tsariste, cibles du nouveau régime : elles sont censées avoir inté-

rêt à le soutenir puisqu'il les défend... La littérature des années 1920-1930 est à tonalité féministe. Le texte de *Dans l'île* s'ouvre d'ailleurs sur une scène de brutalité : le père de Tabilo, quand il rentre chez lui de mauvaise humeur après une chasse ratée, a pour habitude de frapper sa femme avec un bâton, il la tire par les cheveux pour qu'elle se lève le matin... Elle vit dans la terreur. Le père n'est d'ailleurs nullement intéressé par le sort de ses filles. La vie d'Anna, la sœur de Tabilo, rappelle celle de sa mère : elle n'a pas le droit de quitter son mari, car le pope le lui interdit et la coutume nénétsse ne l'y autorise pas davantage ; elle doit donc supporter les coups au nom de ses enfants. Ce type de dénonciation est presque inexistant dans *Maria* : on ne sent qu'une allusion à la dureté de la vie dans l'ébahissement de la grand-mère quand sa belle-fille lui dit : « Repose-toi, c'est moi qui vais travailler... »

Parmi les thèmes récurrents dans les discours et les études sur la condition féminine chez les peuples du Nord, l'un des plus importants concerne les coutumes de mariage et notamment la pratique du kalym, ce « cadeau » fait par la famille du marié à celle de la mariée, qui est un élément essentiel du contrat de mariage. La plupart du temps, cette pratique a été interprétée comme l'achat de la mariée, qui devenait du coup, comme un objet, propriété absolue de son mari (Kostikov 1930). Le pouvoir soviétique est très résolument intervenu pour interdire ces pratiques. Comment ces questions apparaissent-elles chez Vylka ? Nous en avons un témoignage dans son premier texte. La mère de Tabilo soulève la question du mariage de celui-ci : le père s'en désintéresse (« c'est toi qui l'as élevé, c'est à toi de décider ») – ce qui, soit dit en passant, témoigne de l'autorité reconnue aux femmes nénétses dans la vie de la famille. Tabilo lui aussi se désintéresse de son mariage, ce n'est pas son affaire. Il n'y a pas de révolte : que les mœurs traditionnelles en matière de mariage soient de manière générale acceptées dans la société nénétsse du début du siècle, nous en avons la preuve dans le choix fait par Tyko à son retour de Moscou d'épouser sa belle-sœur restée veuve. Dans le récit de Vylka, c'est par un échange de chansons que se scelle le contrat entre les deux pères, qui rivalisent de générosité quant au montant des « cadeaux ». Ces pratiques sont relatées sur un ton purement narra-

tif, sans jugements de valeur. Sur ce point, l'attitude de Vylka tranche avec les positions officielles. Dans ces textes, tout le tragique du sort des femmes est lié non pas à leur statut social, mais à l'alcool et à la dureté de la vie, qui font de leurs hommes des brutes incontrôlables.

b) Le bon vieux temps

Thème redoutable s'il en est ! Car quiconque semble regarder vers le passé de manière un tant soit peu nostalgique est suspect aux yeux du totalitarisme stalinien. Ce n'est donc pas en tant que thème explicite, mais plutôt comme élément implicite que cette dimension émerge parfois dans les œuvres de Vylka. Précisons qu'il est le seul parmi les auteurs de l'époque chez lequel il m'ait semblé percevoir quelque chose de ce type. Et bien sûr, tout ce qui en relève a été extirpé de *Comment nous vivions sous le tsar...* Cette sensibilité transparaît dans quelques remarques : à plusieurs reprises l'auteur commente « ainsi vivions-nous ». Mais à un certain point il complète sa remarque : « ainsi vivions-nous naguère, en toute amitié ». Dans *Maria* également nous trouvons soulignée le caractère harmonieux propre aux relations des Nénetses entre eux (sans que cette dimension soit inscrite dans le passé). Dans *Dans l'île*, la nostalgie se trouve encore plus clairement exprimée grâce à un artifice narratif qui la débarrasse de toute implication directement politique : tout a changé, mais c'est entre le départ de Tabilo pour Moscou et son retour. Les Nénets ne sont plus capables de s'entraider, de vivre en harmonie. C'est le chacun pour soi. Ainsi la frontière entre un passé harmonieux et un présent plus sombre est-elle tracée à l'intérieur même de la période pré-révolutionnaire...

Manifestement Vylka essaye d'échapper à la dichotomie dans laquelle on voudrait bien l'enserrer – passé de misère, présent lumineux. Il cherche un compromis entre ses deux mondes. Il souligne dans chacun les traits acceptables pour l'autre : la dénonciation de l'alcoolisme et de ses conséquences dans la vie des Nénetses va dans le sens de l'idéologie officielle, sans s'opposer, bien au contraire, à la vision du monde traditionnelle des Nénetses. Et les traits positifs du monde nénétesse qu'il met en relief ne sont pas susceptibles d'attirer les foudres de l'idéologie socialiste (l'aptitude à vivre

harmonieusement ensemble...). Idéologiquement, il tente donc de placer ses écrits hors du conflit qui, au même moment, bouleverse la vie des populations sur le terrain.

C. Les procédés expressifs de Vylka

Nous avons à faire ici aux tout premiers balbutiements d'une littérature. Nous voyons en un an un texte de fiction émerger de l'autobiographie. Nous trouvons très peu de commentaires concrets du contenu des œuvres de Vylka à l'époque soviétique. L'unique analyse de ces textes que j'aie rencontrée souligne le caractère laconique et dense de l'écriture de Nikolaj Vylka, qui en quelques traits arrive à donner de la consistance à ses personnages, à créer un univers (Sergeev 1956, p. 143-144). Economie et précision, qui n'excluent pas des accents chaleureux, caractérisent son écriture, et l'on ne saurait ne pas être d'accord avec le critique. Celui-ci ne dit cependant rien de la construction des textes. Distingue-t-on une évolution dans la structuration des deux œuvres ?

Le récit de *Dans l'île* se déroule suivant un ordre strictement chronologique : nous avons une série d'épisodes parfois séparés les uns des autres par des années entières, et, narrativement, par des phrases du genre : « La vie s'est poursuivie. » Le lecteur est frappé par le caractère kaléidoscopique de cette écriture, par une action où il ne se passe rien, mais qui n'est pourtant pas de la description. Les tableaux de la vie quotidienne sont présentés comme des événements. Certains épisodes sont relatés de manière magistrale, comme celui où l'ours vient surprendre Tabilo et sa mère dans le tchoum, ou encore celui de l'accident de la sœur de Tabilo – avec une préparation, un développement, une issue et une conclusion. Mais dans bien d'autres le lecteur a l'impression qu'il manque quelque chose ; la scène de l'initiation de Tabilo à la chasse commence bien – et tourne court. Bref, souvent l'auteur ne mène pas sa démarche jusqu'au bout. Dans *Maria*, la construction est plus savante. La première scène, celle de la traversée, est longue et complexe, elle comporte, outre la description du paysage marin, un flash-back sur la vie des voyageurs sur le continent, le rêve de Pyja Narka et une longue métaphore articulée autour des oiseaux. Mais quelle est la signification de

cette scène au regard de l'ensemble ? En arrivant à la fin du récit, le lecteur a l'impression de ne pas avoir dépassé l'introduction...

Erreur de construction ? Inexpérience, défauts de jeunesse ? C'est probable en partie du moins, car l'évolution entre les deux textes semble témoigner d'une véritable réflexion sur l'écriture littéraire et d'une appropriation de plus en plus assurée de ses principes. Mais on peut se demander aussi si cette écriture hachée et plate ne reflète pas, à sa manière, le propre d'une vie où il ne se passe jamais rien d'inattendu : réglée par les saisons, par les contraintes telles qu'elles les dictent, par les chasses et par les soûleries, la vie du Nénétse ne laisse que peu de place à l'aventure, à l'événement. Nikolaj Vylka semble s'en rendre compte, et il reste à mi-chemin. Par ailleurs, n'oublions pas que pour le lecteur européen que nous sommes le récit populaire nénetse présente souvent des caractéristiques étranges, justement du point de vue de la construction. Nous avons souvent l'impression, à la lecture de contes populaires, qu'ils ne sont pas construits suivant notre logique. L'impression d'inachevé que laissent certains passages est sans doute aussi un reflet de ce décalage des logiques et des modes de pensée. Un certain nombre d'épisodes, particulièrement denses, me rappellent certains courts textes en prose du poète nénetse des forêts Jurij Vella (né en 1948). Mais Vella a la sagesse de ne pas les juxtaposer, d'en faire des tableaux à part entière, qui ont leur propre logique, même si parfois en guise de conclusion, nous avons une ouverture...

La première forme pratiquée par les écrivains du Nord est l'autobiographie ou plutôt le récit autobiographique. Nikolaj Vylka n'a fait que les premiers pas. Il est accompagné dans ce genre par un autre écrivain nénetse, Anton Pyrerka.

4. Un talent polyvalent : Anton Pyrerka (1905-1941)

Le nom d'Anton Pyrerka est resté davantage lié à la création de la langue littéraire nenets, à ses travaux de linguiste et de folkloriste qu'à son œuvre d'écrivain.

Anton Pyrerka - de son nom nenets Sjarati (Lebedeva 1958⁴⁵, p. 236) - est en effet le premier véritable linguiste nenets. Avant de commencer ses activités scienti-

⁴⁵ Les données suivantes sur la biographie d'Anton Pyrerka, sauf indication complémentaire, proviennent toutes de cette source, pp.236-237.

fiques, il avait été éleveur de rennes et avait accueilli avec enthousiasme l'émancipation que lui procurait le pouvoir soviétique. En 1929, il avait joué un rôle actif dans la formation de l'arrondissement nénetse (il a été membre du comité exécutif de l'Okroug) et dans la fondation de l'un des premiers kolkhozes d'élevage de rennes, le kolkhoze Harp. C'est d'ailleurs par l'intermédiaire du parti qu'il a pu faire des études : en 1926, il avait été admis à l'Université communiste des travailleurs d'Orient à Moscou, où il finira ses études en 1932. Le Comité du Nord l'envoie alors à Leningrad, à l'Institut des peuples du Nord où, avec son professeur Georgij Prokofjev, il travaille à la mise en place d'une langue littéraire nénetse. Pour ce faire il circule beaucoup, participe à des expéditions dans les différentes aires du peuplement nénetse (le Tajmyr en 1933, les toundras de la Grande et de la Petite Terre ainsi que le Yamal entre 1933 et 1940) , collecte du folklore⁴⁶, rassemble des matériaux pour un dictionnaire bilingue⁴⁷, compile une étude intitulée « La terminologie de l'élevage des rennes chez les Nénetes ». Il a pour compagne Natalja Tereščenko, elle aussi spécialiste de nénetse, qui poursuivra son œuvre. En même temps Pyrerka publie : nous lui devons quelques recueils de contes nénetes à l'intention des écoles⁴⁸ et aussi une œuvre originale, intitulée *Le fils cadet de Vedo*, sur laquelle nous nous arrêterons ici. A la fin de ses études, il travaille à l'Institut des Peuples du Nord comme chercheur. Il meurt en guerre devant Leningrad en octobre 1941 : la guerre a eu raison non seulement de sa vie, mais encore de ses travaux scientifiques et de sa thèse de doctorat (« Le folklore comme source de l'histoire ») qui ont presque intégralement disparu pendant le siècle.

Conçu en nénetse, le texte du *Fils cadet de Vedo* a été traduit en russe par Pyrerka lui-même : derrière la page de titre figure l'observation élaboration littéraire du texte russe par A. Pyrerka. Une notice sur l'auteur figurant sur la même page pré-

⁴⁶ Pyrerka, d'après les souvenirs de son fils, était toujours très soucieux de laisser à ses informateurs toute leur spontanéité. Il ne prenait donc jamais de notes pendant que ceux-ci racontaient, et n'écrivait les textes mot pour mot qu'a posteriori, faisant appel pour cela à sa mémoire entraînée aux pratiques de l'oralité (Pyrerka 1983, p. 163). Malheureusement, les textes de folklore par lui recueillis sont restés inédits (Kuprianova 1969, p. 29).

⁴⁷ Celui-ci aurait été achevé en 1940. Georgij Prokofjev en donne l'appréciation suivante : « Ce dictionnaire est l'unique dictionnaire à peu près complet du nénetse ». Une version en a été publiée en 1948 par l'épouse du linguiste, Natalia Tereščenko. Il donne un grand nombre d'informations sur la polysémie des termes et sur leur usage.

⁴⁸ En 1935 *Nen\ça wadaku'* (Contes nenets) ; en 1936, *Hart wadakud* (Tes contes), en 1939, en alphabet cyrillique et sous son nom d'auteur, *Puhucq ngob'n@* (Le fils unique de la petite vieille). Dans ce dernier ouvrage figurent également les traductions en russe des contes présentés.

cise que ce récit a obtenu un prix au concours des œuvres littéraires dans les langues du Nord.

Cette œuvre elle aussi relève du genre autobiographique. Son introduction est ambiguë : l'auteur dit y relater la vie de son ami Hedo, telle que celui-ci la lui aurait racontée par les longues nuit d'hiver où ils surveillaient les rennes ensemble. En même temps, les données que nous avons sur la vie de Pyrerka correspondent bien à celles relatées dans le texte : orphelin, obligé de travailler chez de riches éleveurs de rennes, ayant appris un peu par hasard à lire et à écrire, il finit par adhérer à la première coopérative nenets de la toundra de la Grande Terre, après quoi il choisit la voie des études. Il y a donc un mélange de réalité et de fiction accentué par la narration à la première personne.

Cette œuvre s'inscrit en même temps dans la ligne des histoires édifiantes favorables au nouveau régime. Nous y retrouvons explicité un thème qui chez Vylka n'était qu'en filigrane : l'exploitation chez les riches éleveurs de rennes de la Grande Terre. Toute la vie du héros jusqu'à l'arrivée des rouges et en fait jusqu'à son émancipation, est une vie de malheur, la vie du pauvre Nénetsse qui ne possède rien. Fils d'un père travaillant chez un riche éleveur, le héros perd ses parents encore enfant. Il reste orphelin avec sa petite sœur et séjourne quelque temps encore chez le patron, qui le maltraite et n'a aucune envie de le nourrir. Finalement, les enfants sont laissés au village, où ils survivent en faisant la quête. Pendant quelques temps, Hedo circule avec une petite bande d'enfants russes qui font de petits larcins. Un jour ils se font attraper et son compagnon est battu à mort. Hedo, de nouveau seul, s'enfuit. Il est recueilli par une petite vieille et découvre l'existence de l'école. Il est accepté, et malgré de grandes difficultés d'adaptation, il finit par trouver sa place grâce à une enseignante attentionnée. Il travaille bien. Finalement son frère aîné, qui est au service d'un gros éleveur, le retrouve. Alors commence pour le jeune Nénetsse une vie de dépendance totale, il doit travailler sans salaire pour rester en vie. Les maîtres sont désagréables et brutaux. C'est ainsi qu'à l'arrivée des rouges, Hedo observe : « J'étais déjà avec eux dans mon cœur, ne serait-ce que parce que mon patron détestait les rouges ». Mais l'arrivée du pouvoir soviétique ne signifie pas automatiquement l'émancipation. Il faudra encore quelques années de dur labeur avant que Hedo n'arrive à rejoindre la coopérative ne-

nets et puis à entreprendre des études. Le récit s'achève sur cette décision, suggérée par un commissaire politique russe.

Pourquoi cette œuvre n'a-t-elle pas attiré davantage l'attention ? Même si son sujet va dans le sens du régime, nous n'avons pas affaire à une œuvre de propagande : tout en elle respire le vécu et la sincérité. Écrite dans un style simple, elle frappe par sa construction limpide et par son équilibre. Elle est subdivisée en chapitres, en épisodes, et jamais le lecteur ne reste sur sa faim. L'histoire a un début et une fin. Peut-être sa parution juste avant le début de la guerre a-t-elle été un obstacle à sa diffusion ?

L'image de la vie de jadis est ici sans conteste négative. L'ancien monde n'a rien d'idéal, ce serait plutôt un enfer, le héros de ce récit nous rappelle plutôt Cosette que Tabilo... En même temps, les personnages ne sont pas stéréotypés, mais répondent à une expérience douloureusement vécue, exprimée avec laconisme, sans agréments rhétoriques ni moralités idéologiques. Les convictions politiques de l'auteur découlent de sa position, de son vécu, de sa soif de vivre : il va vers ceux qui proposent une voie de sortie de l'impasse où il se trouve. Ce récit permet donc de comprendre ceux qui ont accepté voire salué l'arrivée du nouveau régime. La dépendance des Nénetses sans rennes vis à vis des propriétaires de gros troupeaux est un fait historique, non pas une invention de la propagande soviétique. Le système social des éleveurs nénetes faisait de l'entraide une règle : celui qui perdait son troupeau ou qui était dans le besoin était en droit de s'installer chez un membre plus riche de son clan, et se mettait à travailler pour lui. Celui-ci était tenu de pourvoir à sa subsistance et à celle de sa famille (Brodnev 1950 :95-96). Il est facile de voir à quel point ce système peut déboucher sur des situations fort diverses suivant la personnalité des uns et des autres : de la véritable solidarité à une exploitation forcenée. En tout cas nous avons ici à faire à une œuvre honnête, qui ne dépareille pas parmi les sources de la littérature nénetse.

4. Ivan Noho⁴⁹, le militant (1891-1947)

⁴⁹ Les textes russes présentent toujours son nom sous la forme **Nogo**. L'orthographe nenets en alphabet latin est, comme cette publication en témoigne, **Noho**. Nous n'ignorons pas que les formes de **h** (**h** anglais ou grec) sont la plupart du temps transcrites en russe par la lettre **g**. C'est sans doute à un phénomène du même genre que nous avons affaire ici. Je me tiendrai à l'orthographe nénetse.

Pour être complets, il nous faut faire place enfin à un auteur souvent cité : Ivan Noho est un Nénétsse de Sibérie, du Yamal, cette péninsule où les Nénétsse ont le plus obstinément su préserver, jusqu'à nos jours, leur mode de vie (cf. Niglas 1997a, 1997b). Nous savons que sa famille avait migré vers l'Est à la fin du XIX^e siècle depuis la toundra de la Grande Terre et que son enfance avait été misérable. Il avait été placé chez des marchands d'Obdorsk et avait été élève du père Irinarh. Faute de moyens pour payer ses études, Noho n'a pas pu continuer au-delà du séminaire et est retourné se mettre au service de marchands locaux. Tout ceci l'a conduit à saluer le pouvoir soviétique et à s'en faire un militant convaincu : dès 1918, il crée à Obdorsk la première coopérative autochtone. Il prend des responsabilités dans l'industrie du poisson et contribue à organiser les premiers soviets nomades⁵⁰. Président dès 1934 de la commission du plan de l'Okrug du Yamal, il a été particulièrement actif dans l'organisation de la répression contre les révoltes des éleveurs nénétses⁵¹ et dans la lutte contre les traditions (Ogryzko⁵² 1998 :522-523). Cette dimension militante se sent bien dans au moins l'une des deux pièces qui nous sont restées de lui⁵³. Il convient de souligner l'importance de l'écriture théâtrale dans le développement de la langue littéraire : la représentation théâtrale est en même temps un lieu de rencontre de l'œuvre et de son public, et celui-ci est amené à réagir dans l'immédiat à ce que cette langue véhicule. C'est ce qui explique que G. Verbov, qui à l'époque séjournait dans le Yamal et travaillait au passage de l'écriture nénétsse de l'alphabet latin au cyrillique, ait activement encouragé le développement de ce genre parmi les jeunes écrivains nénétses : il s'est engagé au point d'assurer les traductions des deux pièces publiées de Noho (Ogryzko 1998 :523). Ce n'est sans doute pas un hasard non que ce soit dans la région

⁵⁰ Jusqu'au milieu des années 1903, la politique soviétique envers les peuples du Nord revenait à utiliser leurs structures traditionnelles tout en leur donnant un nouveau contenu. C'est ainsi qu'on a vu apparaître des soviets de clan, des soviets nomades...

⁵¹ Notamment le mouvement dit « mandala » (mot à mot « rassemblement ») qui a agité les Nénétses du Yamal dans les années 1934-35 contre les institutions représentant le pouvoir soviétique. Ce mouvement a en fait duré près d'une dizaine d'années, s'exprimant tantôt de manière larvée, tantôt par des explosions de révolte.

⁵² Vjačeslav Ogryzko est le seul auteur chez qui j'ai trouvé des éléments précis de biographie concernant Ivan Noho. À ma connaissance, les autres auteurs qui le mentionnent se limitent à énumérer ses œuvres et éventuellement ses responsabilités politiques (Polonskij 1957, p. 66, 1996, p. 153, Voskobojnikov 1958 b, p. 210, Tereščenko 1990, p. 13). Je les lui emprunte donc quasiment in extenso, car ils permettent de comprendre le contexte dans lequel sa pièce *Le chamane* a été écrite et jouée.

⁵³ Ogryzko signale trois autres pièces - *Le juge Jazmin*, *Tambej*, *La marche du vieux soldat*, dont la publication a été empêchée par la guerre. Noho aurait encore écrit des textes sur l'histoire du Yamal et préparé des versions littéraires de quelques légendes nénétses. Il est également l'auteur de deux récits, dont je n'ai pas réussi à trouver les textes.

du Yamal que l'écriture scénique nénéte ait trouvé ses débuts : dans cette région, le nénéte était (et est encore) véritablement une langue vivante.

A. *Vauli Nenjang*

La pièce ainsi intitulée est en réalité la deuxième écrite par Ivan Noho. Elle a été écrite en 1937 et jouée en 1940 à la maison de la culture des peuples du Nord de Salehard (Polonskij 1996, p. 153). Le texte de cette pièce est en fait pratiquement inaccessible, elle n'a pas fait l'objet d'une publication proprement dite : elle existe dans les archives du Musée ethnographique de Salehard sous forme d'un manuscrit en nénéte et en russe. Je n'ai pas eu ce manuscrit entre les mains. Les quelques informations que j'ai pu collecter indiquent que c'est dans un texte populaire, un *babts*⁵⁴ » sur ce thème que Noho a puisé l'inspiration pour sa pièce (Tereščenko 1990, p. 13). La manière dont elle est présentée par les commentateurs permet de comprendre que Noho avec cette pièce s'inscrit dans la ligne du mythe de *Vauli Nenjang*, ce héros nénéte qui prit la tête d'une révolte au milieu du siècle dernier. *Vauli* (ou *Vavlë*) a été présenté par les autorités soviétiques comme le premier héros nénéte de la lutte des classes... Si la presse du XIX^e siècle fait référence à *Vauli* comme à un bandit de grand chemin, voleur de rennes, qui a rassemblé les gens de son acabit pour s'en prendre aux rennes d'autrui, la légende communiste en fait un Robin des bois, qui vole aux riches pour redistribuer aux pauvres, un héros de classe : non seulement il se tourne contre les représentants du pouvoir russe, mais aussi contre le pouvoir autochtone local, représenté par le prince khanty *Tajšin*, et contre les riches Nénétesse possesseurs de rennes... Toute la clarté est loin d'être faite sur la portée réelle de cet épisode. Ce qui est certain, c'est que juste à la fin des années 1930 il attire l'attention des historiens. C'est en 1940 que paraît à Omsk un recueil de documents en rapport avec le procès de *Vauli*. En tout cas Ivan Noho, en choisissant ce sujet, donne à sa littérature une facette nouvelle. Jusque là en effet, les thèmes abordés traitaient soit le présent soit un passé récent, et en tout cas étaient issus de l'expérience personnelle de l'auteur. *Vauli Nenjang* se tourne vers l'histoire. Personnage de la trempe des *Stenka Razine* ou

⁵⁴ L'un des genres épiques du folklore nénéte.

des Pugačev, Vauli donnait aux Nénetses un enracinement et une justification historiques reconnus. Jusqu'à quel point cette pièce a compté dans la mise en place de la légende, je ne suis pas en mesure de l'apprécier. Elle correspond en tout cas à l'air du temps.

B. Le chamane

Son autre pièce s'intitule *Le Chamane*. Elle aussi remonte à 1937, elle a été publiée dans une édition comprenant le texte original nénetse et sa traduction en russe, toujours par G. Verbov, avec une introduction du président du Comité exécutif du Yamal S.F. Davydov. Ce dernier salue l'entreprise de Noho et l'appelle à continuer à écrire. La pièce a été jouée à Salehard et à Narian Mar, et des groupes folkloriques ont contribué au spectacle (Polonskij 1996, p. 153). *Le chamane* est une pièce en trois actes, articulée autour de deux personnages principaux, qui se termine sur une scène collective. Le thème mérite d'emblée commentaire : l'un des aspects de la politique de mise au pas des autochtones par le régime soviétique a été la répression de tous ceux qui étaient porteurs des mentalités traditionnelles, et avant tout des chamanes, guides moraux de la population, qui ont senti très vite le caractère dangereux du nouveau pouvoir et ont entrepris de le combattre ouvertement, s'opposant surtout à l'école et à la médecine européenne, qui entraînait directement en concurrence avec leurs activités. A partir de 1931-32⁵⁵, le pouvoir soviétique entreprend contre eux une lutte sans merci, dans laquelle aucune chance ne leur est laissée. Si nous n'avons pas vu intervenir de chamane dans les oeuvres précédentes, c'est sans doute aussi que les traditions et les croyances étaient nettement mieux préservées du côté sibérien. Le chamane incarne l'obscurantisme de la société traditionnelle. N'attendons pas de cette pièce un éclairage différent ou nuancé : elle se situe sans ambiguïté dans la ligne des besoins idéologiques du parti et comporte une nette dimension militante. Aucun des arguments utilisés dans les textes politiques pour dénoncer le caractère maléfisant du personnage central ne manque : il trompe le peuple sur ses pouvoirs surnaturels (c'est d'ailleurs sur ce

⁵⁵ Le coup d'envoi est donné par un long article de Suslov dans une publication du comité du Nord, *Sovetskij Sever* (Suslov 1931).

point que dans la pièce il est démasqué), il l'exploite (en extorquant, y compris aux pauvres, des honoraires exorbitants), il veut le maintenir dans l'ignorance (il lutte contre l'école et contre la médecine), il pratique des mœurs inacceptables (il est tri-game, ses femmes sont toutes des adolescentes).

Le premier acte relate une consultation chez le chamane : Ivan Timofeevič et sa femme viennent s'adresser au guérisseur, qui après une séance, explique leurs maladies par la colère des esprits qui n'ont pas eu assez de sacrifices et par la mauvaise vie menée par la femme. Il leur extorque en guise de paiement la dernière fourrure qui leur reste. C'est un acte dynamique, au cours duquel l'attention est soutenue, car les péripéties ne manquent pas. Les attitudes des uns et de l'autre à l'égard du nouveau régime s'expriment d'emblée, pendant qu'ils boivent le thé: « Avant, sous le tsar, nous vivions bien (...), maintenant nous vivons plutôt mal », observe le chamane. Ivan Timofeevič n'est pas d'accord : « avant, nous vivions mal, les enfants avaient tout le temps froid et faim. Maintenant on nous écoute ». Les choses sont claires, le lecteur-spectateur a les cartes en main. Il pourra juger tout au long de cet acte du comportement sans scrupules du chamane.

Le deuxième acte, qui est très court, a lieu dans le bureau du Comité Exécutif local. Nous passons là dans un autre registre, où ce qui compte, ce n'est plus l'action mais la parole : Ivan Timofeevič raconte ses malheurs au vice-président (fonction occupée au même moment par Noho lui-même...) : sa femme est morte, mais lui a fini par comprendre qu'il ne ferait plus jamais confiance à un chamane. « Et j'élève mes enfants de telle sorte qu'ils ne soient pas aussi bêtes que nous... ». C'est surtout le héros qui parle : il raconte d'autres méfaits du chamane, et annonce qu'il va porter plainte contre lui. La responsable politique se limite à l'encourager et à rappeler chemin faisant les objectifs du pouvoir soviétique. C'est donc là un acte statique, exclusivement didactique, dans lequel on ne rencontre rien de véritablement théâtral.

Le dernier acte rassemble le chamane et la population : la confrontation éclate. Il se compose en fait de trois parties : la première est un affrontement idéologique entre le chamane, qui exprime son hostilité à l'école, et un petit écolier qui lui tient tête. Elle se termine par un match nul, avec léger avantage pour le chamane : les adultes essayent de convaincre l'enfant des pouvoirs surnaturels de celui-ci, en même

temps qu'ils le défendent contre la colère du vieillard. La scène décisive, c'est la séance organisée tout de suite après : alors que le chamane prépare dans le noir un de ses trucs, quelqu'un parmi les spectateurs craque une allumette et l'imposteur est dévoilé. Enfin survient un komsomol⁵⁶ qui appelle toute la population à une réunion convoquée pour décider de l'adhésion au kolkhoze. Tous répondent, en chœur : « Nous avons tout compris ». Tous promettent d'adhérer au kolkhoze, d'envoyer leurs enfants à l'école... La pièce se termine sur un discours du komsomol sur Staline, la population se rassemblant autour de son portrait : « vivons comme il nous l'ordonne ! », conclut le jeune militant.

Nous avons donc une construction à sa manière logique : exposition du problème - solution individuelle - solution collective. Par un raccourci analogique frappant, la confirmation des positions du parti sur un point (les pouvoirs surnaturels du chamane) amène la population à faire sienne la totalité de ses positions. Nous avons là un procédé caractéristique des genres édifiants, que cette pièce rappelle plus qu'autre chose.

Une dernière remarque : je ne suis pas en mesure de porter un jugement sur la qualité de la langue utilisée par Noho. Mais une remarque s'impose : dans les passages les plus politiques, donc les plus « jargonnants », dans les discours du vice-président et du komsomol, les termes directement empruntés au russe sont plus rares que l'on ne pourrait s'y attendre. Dans le discours du président, seul le mot pour désigner la loi est emprunté au russe (« zakon »). Dans le discours du komsomol, nous en trouvons davantage, mais c'est encore un strict minimum : « kommunist partia », « sowet », « kolhoz », « konstitucia », termes dont on comprend bien l'absence d'équivalents directement en nénetse. Si le chamane emploie le terme « skola » pour désigner l'école, dans la réponse du petit Miška nous n'avons pas un seul terme transparent. Cela rend compte en tout cas d'un travail affiné sur la langue, et c'est probablement là l'apport principal de cette pièce. Cela témoigne aussi de la vitalité du nénetse comme langue de communication.

⁵⁶ Membre de la jeunesse communiste.

Entre 1937 et 1940, une littérature nénetse est née. Nous en avons analysé ici les œuvres principales, qui témoignent d'une vivacité certaine en même temps que de l'insertion des écrivains, catégorie appelée à la médiation, dans l'univers soviétique. Chacun cherche à sa manière le moyen de réaliser l'adaptation idéale d'un modèle mental et social étranger, importé, à une réalité qu'aucun d'entre eux ne semble vouloir renier dans son essence. Leur entreprise était peut-être désespérée, il était de leur responsabilité de la tenter. Vylka choisit la voie du syncrétisme, de l'ajustement sans conflit d'une réalité à l'autre. Pyrerka accepte la confrontation et la traite par le canal de l'expérience individuelle. Le seul texte qui par nature est un texte de combat, c'est celui de Noho, qui n'envisage pas d'autre issue que la destruction pure et simple de l'ennemi.

Ces œuvres méritent notre attention. Or de manière générale les œuvres des précurseurs des littératures des petits peuples ont eu droit à peu d'intérêt de la part de la postérité. L'absence de rééditions en fait des raretés bibliographiques, qu'il faut avoir la patience de chercher dans mainte et mainte bibliothèque. Il est certain que la guerre a représenté une coupure considérable, et que la fin des années 1930 est en Russie une période pour le moins confuse. Cela explique sans doute en partie qu'elles n'aient pas rencontré l'écho qu'elles auraient pu rencontrer dans un autre contexte. Par ailleurs ne peut-on pas trouver à cet oubli des traditions des raisons idéologiques ? J'en expliciterai deux à titre d'hypothèse. La première : la tendance ultrapositiviste qui domine tous les domaines de la pensée officielle soviétique prévoit une ligne permanente d'évolution vers le mieux. En matière de littérature de même que dans la science, le travail d'aujourd'hui est forcément meilleur que celui d'hier, puisque ce qui est à l'œuvre, c'est le progrès. Cette conception réduit les sources au rôle de document historique et leur dénie toute vitalité esthétique durable. La deuxième : la popularisation des racines a forcément pour corollaire un renforcement de l'identité nationale. Or pendant longtemps, alors que l'édition était affaire de l'État et du Plan, l'accent était mis sur le « rapprochement » des peuples de l'URSS grâce à la formation d'un « homme soviétique », plus que sur le développement de l'identité propre à chacun. Aujourd'hui, dans un contexte idéologique un peu différent qui laisse plus de place à l'expression libre des nationalités, un chaos complet règne dans l'édition, et le manque

de moyens financiers propre à un secteur par nature non rentable représente aujourd'hui un obstacle sérieux à toute politique favorisant véritablement les cultures nationales.

Les écrivains nénetse ne seront pas directement victimes des répressions staliennes. C'est pendant qu'elles font rage que les œuvres présentées ici sont publiées. Mais ce n'est qu'un court répit : la guerre s'avère fatale pour la majorité des auteurs. Nombre de Sibériens autochtones périront à l'armée, dans une vie à laquelle ils ne sont pas préparés, au front, ou encore pendant le blocus de Leningrad. La culture et la littérature nénetse subiront des pertes inestimables : parmi les savants, Georgi Prokofjev et G. Verbov laissent leur œuvre inachevée. Parmi les écrivains, Anton Pyrerka et Nikolaj Vylka périssent⁵⁷. Ivan Noho perdra deux enfants adoptifs et aura coup pour coup deux attaques qui l'éloigneront définitivement de toute activité ; il ne survivra pas longtemps. Il semble donc qu'il n'y ait presque pas de continuité entre ces débuts de création littéraire et les années qui suivent. Le lien existe, mais il est ténu : Ivan Istomin, membre du cercle de l'École normale d'Obdorsk, produira tout son œuvre après la guerre... En matière d'activité scientifique, les épouses de G. Prokofjev et d'Anton Pyrerka reprennent le flambeau : elles publient le patrimoine laissé par leurs conjoints et poursuivent elles-mêmes brillamment, jusqu'à ces dernières années, une fructueuse carrière de chercheuses. Peut-être ces disparitions précoces constituent-elles l'une des raisons de l'oubli dans lequel ces œuvres sont tombées, oubli dont j'ai souhaité les faire un moment sortir.

Les œuvres analysées :

Ivan Noho

- *Тадебя – Шаман* Салахард 1937, 37 p.

Anton Pyrerka

- *Младший сын Вэдо* Архангельское книжное издание 1960, 49p.

Nikolaj Vylka

-Солнце Ленина светит в тундре: Стихотворение / Пер. с ненецкого Гл. Семенова // Сказание о счастье: В.И. Ленин в поэзии народов Советского Крайнего Севера. – Ленинград, 1970. – С. 15–16.

⁵⁷ Natalia Tereščenko dresse un bilan impressionnant des pertes subies par la culture nénetse pendant la guerre : « A. Pyrerka et G. Verbov sont morts au front ; le siège de Leningrad a coûté la vie à G. Prokofjev ; ont péri sur les différents fronts ou de dénuement les étudiants A. Tajbarej, N. Vylka, V. Varnicyn et d'autres aussi, qui auraient pu continuer l'œuvre commencée » (Tereščenko 1990, p. 14).

Как мы жили при царе (Из дореволюционного прошлого ненецкого народа): Рассказ / Пер. с ненецкого автора // Советская Арктика, 1937. – № 11. – С. 75–81
 На острове: (Рассказ из жизни самоедов) / Редакция и пер. с ненецкого Г.Д. Вербова; Рис. автора. – П.: Гослитиздат, 1936. – 68 с. – Русский и ненецкий яз.

Bibliographie

- Alkor 1931 – Алькор (Кошкин) Я.П. – «Письменность наропов Севера» – *Советский Север* 10/1931, с. 102-121
- Alkor 1934 - Алькор (Кошкин) Я.П. – «Задачи культурного строительства на Крайнем Севере (окончание)» – *Советский Север*, 1934/3, с. 45-50
- Bazanov 1936 – Базанов, А.Г. – *Очерки по истории миссионерских школ на Крайнем Севере* - Ленинград 1936
- Belenkin 1968 – Беленкин, Н.Ф. – «Развитие печати в северных национальных округах» - *История СССР* - 3/1968 - с. 133-142
- Bogoraz-Tan 1927 – Богораз-Тан В.Г. – «Северный рабфак» – *Северная Азия* 2/1927- с. 52-63
- Brodnev 1950 – Броднев, М.М. – «От родового строя к социализму (По материалам Ямало-ненецкого национального округа)» - *Советская этнография* 1950/1 - с. 92-106
- Forsyth 1992 - Forsyth, James - *A History of the Peoples of Siberia, Russia's North-Asian Colony 1581-1990* - Cambridge U.P. 1992
- Golovnev 1992 – Головнёв, А.В., Вайцев, Г.С. - *История Ямала* – Тобольск- Яр Сале 1992
- Hajdú 1973 - Hajdú Péter - *Die erste sölkupische Bibel aus dem Jahre 1879* - Szeged 1973
- Helinski 1983 - Helinski, Eugene - *The Language of the First Selkup Books* - Szeged 1983
- Istomin 1958 – Истомин Иван И. «Первые ласточки (Из воспоминания бывшего воспитанника Салехардского педагогического училища)» - с. 31-150
- Istorija 1968/1 – *История Сибири с древнейших времен до наших дней* Т.1 Древняя Сибирь под ред. А.П. Окладникова - Ленинград 1968
- Kappeler 1994 - Kappeler, Andreas - *La Russie, empire multiethnique* - Paris 1994
- Kazakov 1972 – Казаков, Юрий – «И родился я на Новой Земле. Тыко Вылка» – *Дружба народов* - 9/1972 - с. 215-227
- Komanovskij 1977 – Комановский, Б.Л. – *Пути развития литератур народов Крайнего Севера и Дальнего Востока СССР* – Магадан 1977
- Kostikov 1930 – Костиков, Л.В. - «Законы тундры» – *Труды полярной комиссии (АН СССР)* 3 - с. 3-68
- Košičkin 1980 – Кошечкин Борис Иванович – *Сын Новой Земли Тыко Вылко*- Москва 1980
- Kurpianova 1969 – Курпянова, З.Н. – «Собирание и изучение фольклора народов Севера в советскую эпоху (угро-самодийская группа)» - *Языки и фольклор народов Крайнего Севера – Ученые Записки. Т. 383 Института им. Герцена* – Ленинград 1973 – с. 3-62
- Kreindler 1977 - Kreindler, Isabelle – “A Neglected Source of Lenin’s Nationality Policy” - *Slavic Review* vol. 36 n°1 - 3/1977 - p. 86-100
- Kuratov 1925 – Куратов, А. – «К вопросу о землеустройстве в тундрах Европейской России в связи с общим положением «инородцев» на Севере» - *Коммуны* - 1925/3-4 – с. 33-47
- Lallukka 1987 - Lallukka, Seppo – “Kazan’s Teacher’s Seminary and the Awakening of the Finnic Peoples of the Volga-Urals Region” - *Studia Slavica Finlandiensia* - Т. IV Helsinki - 1987 - p. 143-165
- Lallukka 1994 – Лаллукка Сеппо – «Казанская семинария учителей и пробуждение финских народов в регионе между Волгой и Уралом» - *Вестник удмуртского университета* 1994/7 – Ижевск – с. 38-50

- Lebedeva 1958 - Лебедева, Е.П. – «Подготовка научных кадров из народностей Севера» - *Просвещение на советском Крайнем Севере (В помощь учителя школ Крайнего Севера. вып. 8)* - Ленинград 1958 - с. 235-250
- Levin, Potapov 1964 - Levin, Potapov - *The peoples of Siberia* - Chicago-London 1964
- Narody 1991 – *Народы Советского союза (1960-1980 годы)* – под ред И.С. Гурвич, З.П. Соколова - Москва 1991
- Naumov 1974 – Наумов П.Н. – «Приобщение малых народов Обского Севера к социалистической культуре» – *Вопросы Истории* - 1/1974 – с. 31-43
- Niglas 1997a - Niglas, Liivo – “Reindeer in the Nenets Worldview” - *Pro Ethnologia 5. Arctic Studies 1* - Tartu 1997 - pp. 7-33
- Niglas 1997b - Niglas, Liivo – « La femme chez les éleveurs de renne nenets » - *Études Finno-ougriennes t. 29* - 1997 - pp. 85-104
- Obdorskij 1995 – Обдорский Новомир – «Югра: веки жизни» - *Югра* - 6/1995 – с. 26-27
- Ogryzko 1993 - Огрызко, Вячеслав Вячеславович – «Неизвестный Север» - *Слово Народов Севера* - 1993/1 с. 8-9
- Ogryzko 1998 - Огрызко, Вячеслав Вячеславович – *Писатели и литераторы малочисленных народов Севера и Дальнего Востока. Биобиблиографический справочник Ч.1.* – Москва 1998
- Očerki 1966 – *Очерки истории партийной организации Тюменской области* – Свердловск 1965
- Polonskij 1957 – Полонский Л.В. – «Иван Истомина, один из зачинателей ненецкой литературы» – *Сибирские просторы* - 1/1957 – с. 65-69
- Polonskij 1961 - Полонский Л.В. – *Из истории ненецкой литературы* – Тюмень 1961
- Polonskij 1996 - Полонский Л.В. – «Литература народов Севера (в сокращении)» – *Космос Севера* - Тюмень 1996 – с. 151-170
- Popov 1936 – Попов, Н.Д. – «О ненецком литературном творчестве» - *Советская Арктика* - 7/1936 – с. 27-31
- Pyrerka 1983 – Пырерка, А.В. – «Ненцкий фольклор и его собиратель (памяти А.П. Пырерка 1905-1941)» – *Нева* - 1983/3 – с. 164-166
- Sergeev 1952 – Сергеев М.А. – «Литература народов Севера» – *Сибирские огни*- 1952/2 (9/10) – с. 155-166
- Sergeev 1955 - Сергеев М.А.. – «Литературное творчество народов Севера» – *Советская Этнография* - 1955/3 – с. 173-187
- Sergeev 1956 - Сергеев М.А. – «Литература народов Севера» - *Литература народов Сибири* – Новосибирск 1956 – с. 131-170
- Slezkine 1994 - Slezkine, Yuri - *Arctic Mirrors. Russia and the Small Peoples of the North.* - Cornell, Ithaca (New York) 1994
- Sovetskaja 1931 – «Советская школа у туземцев Тобольского Севера» - *Советский Север* - 1/ 1931 – с. 45-46
- Suslov 1931 – Суслов И.М. – «Шаманство и борьба с ним» - *Советский Север* - 1931/3-4 – с. 89-152
- Ščerbakova 1967 – Щербакова А.М. – «Из воспоминания и песен И.К.Тыко Вылки» – *Великий Октябрь и малые народы Крайнего Севера - Языки и фольклор народов Крайнего Севера – Ученые Записки. Т. 353 Института им. Герцена* – Ленинград 1967 с. 155-187
- Tereščenko 1959 - Терещенко, Н.М. – «Самодийские языки» - *Младописьменные языки народов СССР* – Москва-Ленинград 1959 - с. 380-399
- Tereščenko 1990 - Терещенко, Н.М. – *Ненецкий эпос. Материалы и исследования по самодийским языкам* Ленинград 1990
- Toulouze 1997 - Toulouze, Eva - Les alphabets des langues ouraliennes de Russie et l'expérience de la latinisation - *Etudes Finno-ougriennes* - T.29 - 1997 - pp. 48-83
- Тыко... 1965 – Тыко Вылка - *Избранное*- Свердловск 1965

- Uvarov 1982 - Уваров, Анатолий Николаевич – «К вопросу о становлении жанров удмуртской литературы дооктябрьского периода» - *Об истоках удмуртской литературы* – Ижевск 1982 - с. 5 -51
- Vasiljev 1985 – Васильев, В.И. – «Особенности развития этнических и языковых процессов в этноконтактных зонах Европейского Севера и Северной Сибири (по материалам этнографического обследования северосамодийских народов: ненцев, энцев и нганасан)» – *Этнокультурные процессы у народов Сибири и Севера* – Москва 1985 – с. 65-93
- Vdovin 1959 - Вдовин, И.С. – «Общие сведения о создании письменности на языках народов Севера» - *Младописьменные языки народов СССР* – Москва-Ленинград 1959 - с. 284-299
- Voronova 1977 – Воронова Ольга Порпирьевна – *Президент Новой Зеландии Тыко Вилка* - М. 1977
- Voskoboјnikov 1958 – Воскобойников, Михаил – «Подготовка в Ленинграде педагогических кадров крайнего Севера» - in *Языки и фольклор народов Крайнего Севера – Ученые Записки. Т. 353 Института им. Герцена* – Ленинград 1967 с.